

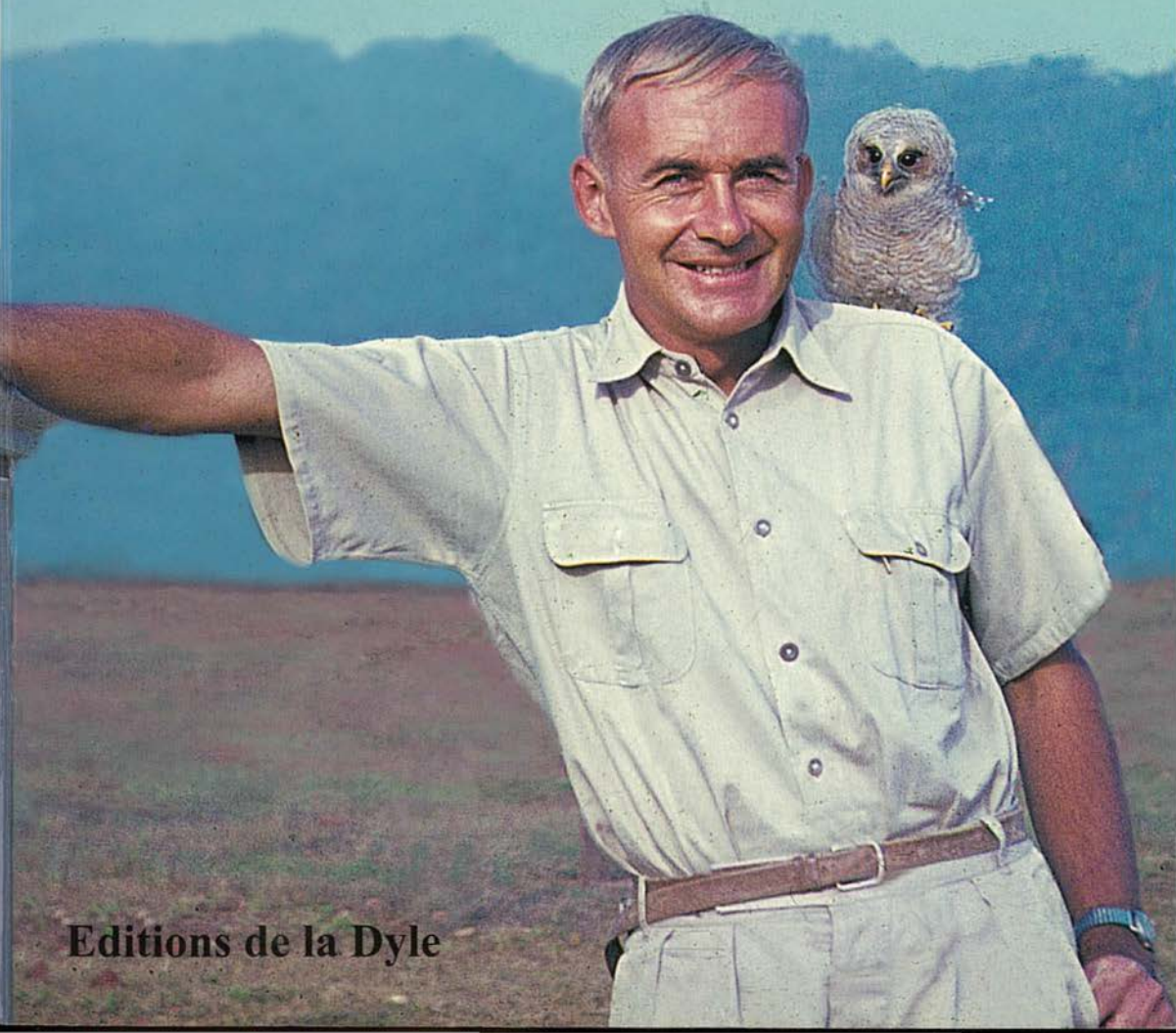
**JACQUES VERSCHUREN**

**Ma Vie**  
**Sauver la nature**

**Editions de la Dyle**

*Jacques Verschuren*

*Ma Vie*  
*Sauver la Nature*



**Editions de la Dyle**

Sincère dans ses propos et reprenant l'opinion du journaliste Omer Marchal :  
« tout ce que j'écris, je le pense ; tout ce que je pense, je ne l'écris pas », l'auteur se déclare unique responsable des points de vue et opinions manifestées, parfois de façon un rien véhémente, dans les pages du présent ouvrage.

Jacques Verschuren, Docteur en Sciences

Institut Royal des Sciences naturelles de Belgique  
Biologie de la Conservation  
rue Vautier, 29  
1000 Bruxelles  
Belgique

© Editions de la Dyle  
Pontstraat 80  
9831 Sint-Martens-latem (Dcurle)  
Belgique

12, rue Nazareth  
13100 Aix-en-Provence  
France

Tous droits réservés pour tous pays.

D/5.153/2001/20

ISBN 90-76526-11-7

Sources iconographiques : collection de l'auteur.  
Conception graphique et composition : Editions de la Dyle.

Réalisation des cartes : Patrick Pentsch.

Imprimé sur les presses de l'imprimerie Snoeck-Ducaju & Zoon, Gand, Belgique.

A mes chers parents  
Albert Verschuren, mort pour la Patrie,  
et son épouse Marcelle Demeur.

Sans leur exemple,  
leur appui affectueux et leur intérêt passionné pour la nature,  
je n'aurais jamais connu cette vie exaltante de biologiste de terrain.

Aux gardes des parcs nationaux d'Afrique et ailleurs qui  
sont morts, meurent et mourront pour sauver la nature

Cet ouvrage doit beaucoup à la collaboration de Françoise Wauthier.  
Sa qualité de philologue romane, son expérience de l'Afrique et son intérêt pour l'écologie furent des atouts primordiaux. Elle a inlassablement revu le texte, malgré le handicap d'un grave accident.  
Je lui exprime ici ma profonde gratitude.

## Introduction

Voici le récit de l'existence d'un écologiste *scientifique* pour qui seule la *nature naturelle* a justifié sa présence sur la planète. A-t-il contribué à la sauver ? Il l'espère. Le zoologiste passionné a lutté pour la conservation en Afrique, ailleurs outremer et en Belgique.

### Afrique

*Tembo*, patriarche des éléphants du Parc national Albert, charge le naturaliste mais s'arrête à cinq mètres de distance. Le proboscidien vétérinaire tolère l'approche du zoologiste. Il me fixe de ses petits yeux brillants. Je le regarde avec intensité... et me souviens. C'est bien lui. Il y a quarante ans, j'ai assisté à la naissance du bébé *tembo*. Pendant quatre décennies, il n'a pas quitté la réserve naturelle. Je crois discerner un regard de connivence entre le patriarche et l'écologiste scientifique. *Tembo* fut témoin des événements dramatiques de l'Afrique centrale. Grâce au courage des *gardes morts pour les éléphants*, il a échappé aux massacres. L'aïeul et moi sommes amis. *Tembo*, ton espérance potentielle de vie s'assimile à celle de l'être humain, 70 à 80 ans. J'espère ardemment que toi, ou les éléphanteaux auxquels tu as donné la vie, assisterez à la relance des réserves naturelles martyres du centre de l'Afrique.



Quand un Ancien disparaît, c'est une *bibliothèque qui brûle*<sup>2</sup>. Pour suivre l'actualité, j'ajouterais : la *mémoire vive d'un ordinateur* est anéantie. Le vétérinaire a passé trois quarts de siècle dans la nature. Il souhaite que jeunes et aînés bénéficient de son expérience.

Les Africains avaient baptisé le zoologiste des parcs nationaux : *Bwana tembo*, Monsieur Eléphant. Ces proboscidien sont mes animaux de prédilection. Les géants de la nature et moi bénéficions d'une mémoire d'éléphant<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> Citation exprimée par un auteur du Mali.

<sup>3</sup> En 2000, Hervé Bourges, homme de télévision, publie le livre *De Mémoire d'Eléphant*. Ce titre m'est donc interdit. L'animal majestueux constitue seulement un prétexte littéraire pour l'écrivain français. Le *tembo* n'apparaît nulle part dans ses Mémoires. Au cours de son existence, a-t-il observé un seul éléphant sauvage ?

L'utilisation du grand mammifère dans un titre rappelle un peu le logo d'une société qui utilise massivement l'éléphant à des fins publicitaires. Trop souvent, les animaux constituent des arguments de vente. Eléphants, rhinocéros, aigles, lions, tigres sont « consommés » par les médias quoique, le plus souvent, la faune sauvage indiffère les publicistes. Puis-je rêver à l'instauration de « droits d'auteur » au bénéfice direct de la protection des espèces menacées ?

Face à une certaine hésitation pour intituler ce livre, je reprends les titres envisagés qui illustrent son orientation : *Le premier écologiste scientifique raconte* – 3 000 nuits sous tente en brousse – 4 000 jours à pied dans toutes les brousses de la planète – *Mémoires d'un naturaliste bourlingueur...*

Pourquoi pas *Vivre pour les éléphants et la nature* ? Ce titre évoquerait mon livre *Mourir pour les éléphants*. L'expression *Vivre pour la nature*, en 2001, compense quelque peu *Mourir pour les éléphants*, en 1970. *A la recherche des paradis naturels* ou *perdus* plairait à l'auteur, mais ces édens ont disparu.

Le livre *Mourir pour les éléphants* fut publié, il y a un quart de siècle. Après cette exhortation à sauver la nature africaine, pourquoi pas *Les éléphants sont morts* ou *Adieu aux éléphants* ? Les lecteurs auront compris que *Mourir pour les éléphants* signifiait *Mourir pour un idéal*. Celui-ci n'est pas disparu. Donner sa vie au champ d'honneur de la conservation de la nature n'a rien d'une utopie. Et *SOS pour les éléphants* ? Mes animaux préférés sont en danger de mort. *Pas de pitié pour les éléphants* ?

Pendant trente années, le zoologiste a circulé, en suivant la piste des éléphants, loin des sentiers battus par les autochtones les plus primitifs. Les safaris à l'ancienne s'effectuaient presque toujours à pied. A la machette, je perçais une piste au cœur de la savane, en m'introduisant dans la steppe hostile, la forêt vierge ou les papyrus. L'objectif ? L'analyse de l'écologie des mammifères et autres vertébrés des réserves africaines. S'en suivirent des combats acharnés pour préserver cette nature exceptionnelle.

## Avant et après l'Afrique

Si les parcs du Congo furent une passion, mon idéal d'écologiste<sup>4</sup> ne s'est pas limité à l'Afrique. Dans la planète entière, j'ai prospecté et protégé des aires d'une biodiversité exceptionnelle. Jeune, le naturaliste de terrain rêvait aux grands espaces. Plus tard, exilé dans son petit pays, il poursuivit le même combat. Depuis dix années, l'Europe, la Belgique et leur nature se situent à l'avant-plan de ses préoccupations.



L'écrivain américain Salter affirme : « Tout ce qui n'est pas écrit, disparaît ». Nous avons entendu les incantations :

<sup>4</sup> Ecologiste ou écologue ? On peut épiloguer sans fin. Mais j'ajoute *scientifique* car écolo signifie la politique, qui ne me concerne pas.

Plante un arbre  
Fais un enfant  
Ecris un livre  
Tu pourras mourir en paix

L'auteur n'a pas engendré une descendance biologique mais a créé des réserves de nature, ses enfants authentiques.

Jadis, un savant belge s'interrogeait : « En 2050, que restera-t-il des parcs nationaux outremer ? Les collections scientifiques, les photos et les publications ». Je ne suis guère optimiste au sujet de nos pays d'Europe, où les printemps deviennent silencieux.

Mes paradis naturels terrestres vont disparaître. Ils subsistent dans la mémoire de ceux qui eurent le bonheur de les découvrir.



Amis lecteurs, appréciez-vous mes polémiques et positions souvent tranchées, voire virulentes ? Lecteur, protestez-vous, en affirmant « L'écologue est passéiste ». Mes interlocuteurs vont-ils se récrier, quand j'évoque le *temps des colonies*, à l'époque où nous étions citoyens d'un *grand* pays. Accepterez-vous mes points de vue non conformistes concernant la Belgique, où tout le monde parle «environnement naturel», sans se rendre sur le terrain ?

Une question pourrait tarauder les lecteurs. Après les *génocides humains*, est-il sage de s'attarder sur les *hippopotamicides*, *gorillicides*, *éléphanticides*, néologismes de mon cru ? Oui, parfaitement, car les pays émergents ne peuvent anéantir une de leurs ressources majeures, même d'un simple point de vue économique : la *nature naturelle*.



Je fus le premier Blanc à palper la corne d'un rhinocéros blanc sauvage et l'ultime Européen à réaliser des safaris traditionnels à pied. Des sons quasiment irréels retentissent. Je perçois les hurlements d'orgasme des hippopotames et des éléphants. Personne ne les avait entendus, ni enregistrés. Les animaux aussi peuvent être amoureux. Les pachydermes barrissent de volupté.

*Bwana tembo* se souvient des péripéties de son existence consacrée totalement à la nature. Ici et ailleurs, elle fut tout pour lui pendant six décennies. Au crépuscule de l'existence, elle me sauve... et, peut-être, ai-je, de mon côté, sauvé la nature ?

Agé de plus d'un demi-siècle, le pachyderme rejoint sa harde. Sans anxiété, je l'approche. Le patriarche me fait ce qui paraît un clin d'œil. Il se souvient. Moi aussi.



Non conformistes, ces *Mémoires* exigent quelques mots d'explications. J'ai renoncé à la chronologie classique. Ai-je choisi une voie difficile en présentant des chapitres géographiques ou thématiques, dans lesquels s'immisce le facteur chronologique ? Je virevolte du présent au passé et au futur<sup>5</sup>.

Le problème des dénominations dans les pays neufs est prioritaire. La toponymie a changé, non seulement en géographie, mais aussi dans d'autres matières. N'interpellez pas un Congolais du régime de Kabila : « Citoyen ». Il serait furieux. A l'inverse, un « Monsieur » chez Mobutu vous aurait puni par une expulsion. J'utilise le nom d'usage et son orthographe au moment de l'événement.

Mon intransigeance au sujet du braconnage étonnera. Chez nous, ce délit est à peine sanctionné. Dans les pays africains, la répression de cette activité criminelle présente un aspect capital. Sans animaux sauvages, sans parcs nationaux, dix pays basculeraient dans la catastrophe.

Une controverse surgit. Comment différencier un parc national, vaste de trois millions d'hectares, autant que la Belgique entière, et un parc suburbain, tel celui de Woluwé, que, d'ailleurs, j'apprécie ? Les ordres de grandeur n'ont aucun rapport. Le terme *parc national* manque d'adéquation. *Réserve naturelle intégrale* se rapproche davantage d'une dénomination exacte. N'assimilons pas le Parc national Albert ou celui du Serengeti à *des parcs naturels*, *des parcs animaliers*, *des aires protégées*, *des parcs urbains* ou *des parcs paysagers*. Ces termes récents, qui s'appliquent souvent à des régions sans la moindre protection réelle, font sourire le broussard des grands espaces.



Protéger un authentique parc national, armes à la main, « mourir pour les éléphants », peut s'assimiler à « donner sa vie pour la patrie », même si cette conception est devenue désuète<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> Des auteurs renommés ont admis cette originalité dans leurs Mémoires. Le dernier en date ? François Nourissier, dans son ouvrage *À défaut de génie*. Après une chronologie sommaire de son existence, il n'hésite pas à présenter un *melting pot* des faits majeurs et mineurs de son passage sur terre. L'écologiste, un moment écoscribouillard, est-il présomptueux en se comparant à cet écrivain génial ?

<sup>6</sup> Récemment, j'ai lu « Mourir pour la cause sacrée du football » et « Les sportifs bleus, maîtres de l'univers ». L'écologiste sourit. *Panem et circenses...*

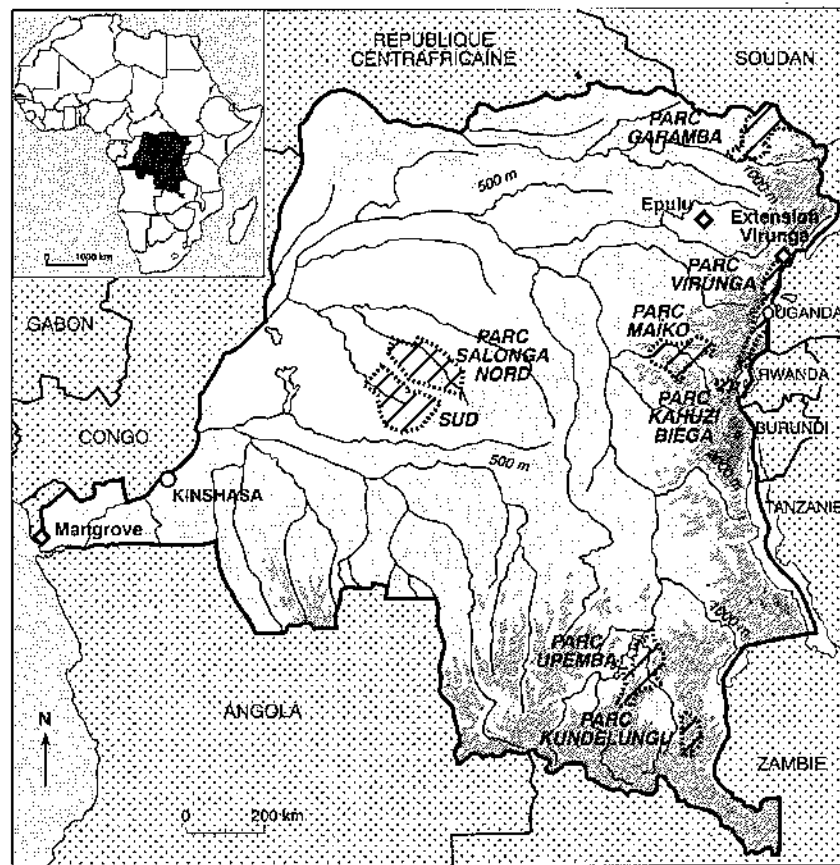
Trêve de considérations : l'éléphant – l'auteur et le *tembo* – s'impatiente. Enfonçons-nous au cœur de la brousse africaine ou de la sylvie nordique. Vivons et sauvons la nature.



Jacques, Coccinelle, le biologiste, le zoologiste, l'écologue, l'écologiste, le mammalogiste, le chargé de mission (permanent), le docteur, l'équipe, *Bologodjo*, *Bwana Bilulu*, *Bwana tembo*, le directeur général, le Dg, l'auteur, J.V.,

le vieil homme et, trop souvent, le *je* et le *moi*, haïssables, le ridicule *Nous* majestatif, alternant avec la troisième personne.





Carte 1 - Localisation des parcs nationaux actuels du Congo

## Chapitre Ier

### GARAMBA

#### Initiation à l'Afrique

Merci aux Congolais, Rwandais et Burundais, qui ont protégé leurs cathédrales : la nature.

Quarante ans après l'Indépendance, aucun Congolais ne reproche à la Belgique ce qui constitue une de ses réalisations les plus prestigieuses, les parcs nationaux, fleurons de l'héritage légué à nos amis africains.<sup>7</sup>

En 2001, certains soutiennent : « La colonisation avait un but exclusif : l'appât du gain ». Les pionniers sont décrits comme des Belges intéressés exclusivement par l'argent. En réalité, la Belgique ne pouvait être accusée de rechercher un quelconque revenu économique quand elle a créé les parcs nationaux du Congo et du Ruanda, l'IRSAC, l'INEAC et l'Université Lovanium. Ces réalisations ne nous ont nullement enrichis. L'objectif ? Protéger, pour les générations futures congolaises, l'authenticité naturelle et la biodiversité de nos territoires d'outremer. Nous savions que nous allions perdre ceux-ci, mais envisagions, tels des visionnaires, l'avenir écologique africain<sup>8</sup>.

Effaçons le temps et l'espace qui nous séparent de ces joyaux naturels. Ils n'ont pas disparu en 2001. Les Belges le savent-ils ? Enfonçons-nous au cœur de la belle nature d'Afrique.



<sup>7</sup> Jadis, certains Européens massacrèrent la faune. D'autres colonisateurs décidèrent de protéger la nature. Dès 1904, le roi Léopold II envisageait la création d'une grande réserve naturelle au Kivu. En 1909, lors de son premier voyage au Congo, le roi Albert Ier proposait déjà l'établissement des parcs nationaux.

<sup>8</sup> Pour illustrer notre attitude outremer, je reprends un propos du prince Charles, Régent de Belgique entre 1945 et 1950 :

« J'ai visité le Congo en remarquant qu'il élargissait les Belges. Des gens qui auraient vécu en petit chez nous prenaient là-bas une envergure et une liberté d'action qui m'impressionna. J'observai les jeunes fonctionnaires circulant en brousse, s'occupant de village, d'agriculture et de la santé des Noirs. Je me disais : Toi, mon ami, à Bruxelles, ou à Gand, ou à Namur, tu n'aurais jamais fait tout cela. Il n'y avait dans notre Congo d'alors, une sécurité totale. Elle prouvait que les Africains nous aimaient bien ».

1948. Ma *vraie vie* commence à la Garamba, onomatopée d'un roulement de tam-tam de brousse. Aux confins de l'Ouganda et du Soudan, le zoologiste s'introduit dans un parc national qui lui sera très cher. Aux prix de combats sanglants, les conservateurs et moi y sauverons de l'extinction le rhinocéros blanc du nord, grand mammifère terrestre le plus menacé de la planète.

Je réussis ma seconde candidature en sciences, à Louvain-la-Vieille. J'ai vingt ans. Victor Van Straelen, président des parcs nationaux, m'envoie pendant huit mois en Afrique, comme collaborateur du professeur Heini Hediger, éthologiste suisse de renom. Une année académique sera perdue, peu importe. Voici mon rêve comblé : une porte s'ouvre sur la Belgique d'outremer.

Les passagers survolant pour la première fois l'équateur<sup>9</sup> sont fêtés par la Sabena. J'atterris à Léopoldville. Le gouverneur et le vice-gouverneur nous reçoivent officiellement. Ma conviction ? La conservation de la nature ne semble guère une priorité pour les gestionnaires de la colonie.

Un journal de la capitale ébruite que deux savants ont l'intention d'analyser les rapports entre les maladies du bétail et celles du gibier. Faux et tendancieux. Il s'agit de la première étude éthologique de la faune des parcs nationaux.

Trois heures du matin : nous embarquons à bord du Kigoma, un vieux rafiot à roues. Le bateau quitte Léopoldville et nous nous immergeons dans une nature intacte, révélation pour le jeune Belge. Les treize jours passés à bord à remonter le fleuve de Léo à Stanleyville, à travers une débauche végétale et un bourdonnement nocturne d'insectes, restent à jamais des souvenirs émouvants pour le naturaliste. Un dépit : ni singes, ni crocodiles. Tous ont été exterminés. La nuit, le bateau mouille à hauteur d'un poste à bois, pour faire le plein de ce carburant de brousse. Le fleuve n'est pas encore bouché par les terribles jacinthes d'eau, futures calamités.

Lors d'une escale, une civette saute à deux mètres de moi. Sottement, je veux l'abattre pour les collections, mais le sage Hediger m'en dissuade. Des données écologiques s'accumulent et m'inciteront à créer de nouveaux parcs, vingt ans plus tard. En croisant devant Elisabetha, le biologiste aperçoit les hautes cheminées des plantations de palmiers à huile : laideurs écologiques en forêt équatoriale.

<sup>9</sup> La première déception de zoologiste qui rêvait depuis toujours aux grands espaces africains ? Pendant deux heures de survol du Nigeria, après le lever du soleil à Kano, des gigantesques cultures s'étalent à perte de vue, sous l'avion. J'ignorais que le Nigeria est le pays le plus densément peuplé du continent.

Mon mentor helvétique me fait la leçon : « Etes-vous conscient, jeune homme, que ces cheminées, tout comme les stations minières, contribuent à la richesse agro-industrielle de votre pays, le Congo belge ? ». Mon cousin Jacques Plisnier, écologue de la première heure, dirigera, en 1959, ces plantations de 17 000 hectares, soit quatre fois la surface de la forêt de Soignes.

Le commandant et le pilote des bateaux remontant le fleuve sont le plus souvent des Congolais formés par les Belges. Nos escales sont Irebu, Coquilhatville, Nouvelle-Anvers, Lisala et ses collines recouvertes de palmiers, Bumba, Basoko, fief de *Huilever*, Isangi et enfin Yangambi, siège de l'Institut national pour l'étude agronomique au Congo, l'INEAC, dans son apogée de capitale de l'agriculture. Stanleyville, elle, déçoit, car certains fonctionnaires passifs s'encroûtent dans la paperasserie et ne se rendent jamais en brousse.

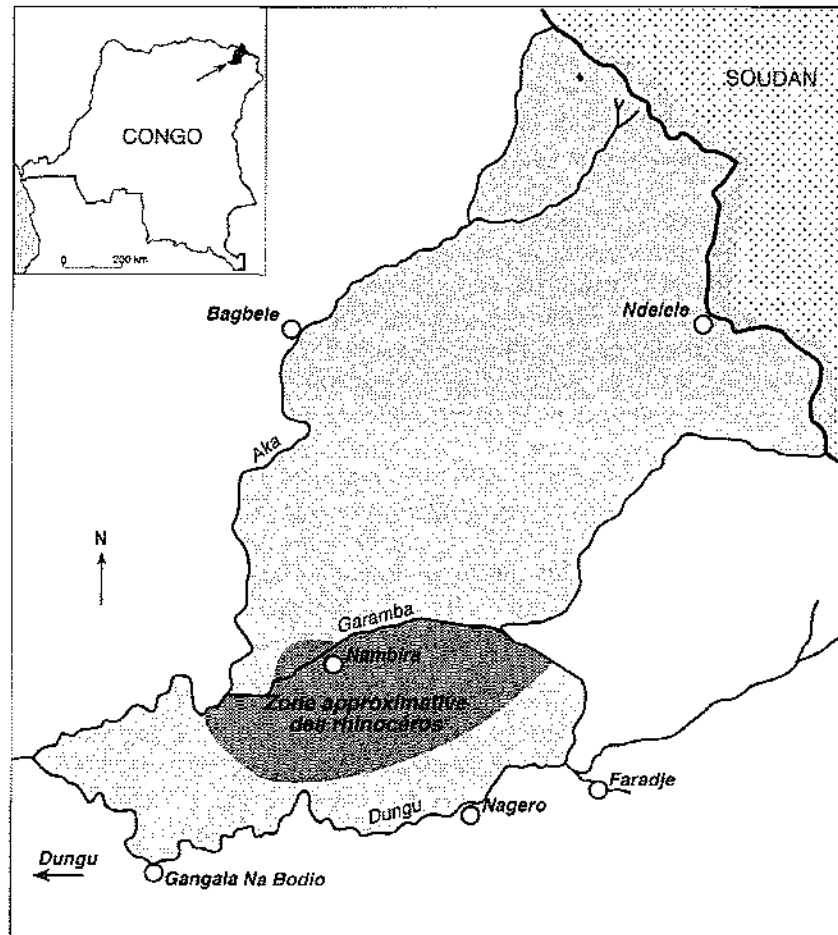
Lors de l'enivrante traversée de la forêt équatoriale, une nouvelle déception m'attend. Des cultures minent l'aspect sauvage, le long de la route reliant Stanleyville à Irumu. En réalité, le « serpent » des défrichements se déroule dans l'infini végétal. Lors des survols, cette évidence saute aux yeux. Le passage des rivières se révèle une aventure. Par la force humaine des Congolais musclés, des *bacs* relient les rives des cours d'eau.

Les pionniers de Médina et Cordier nous accueillent à Epu et Bilota. Quelques Européens manifestent de l'hostilité envers les parcs : « Un Etat dans l'Etat ». Certains conservateurs affichent un autoritarisme outrancier.

Nous découvrons Gangala na Bodio, base initiale de gestion de la réserve de la Garamba. Jean-Paul Harroy, qui a réorganisé le parc national, crée un petit musée, existant encore en 2000. Le futur gouverneur s'adonne à des safaris d'inspection à cheval. Les stations de capture et de domestication d'éléphants se situent à Gangala et à Aru : Hediger apprécie. Le jeune zoologiste, scrutant la rive opposée de la rivière Dungu, s'extasie devant les savanes à perte de vue ; il aperçoit des antilopes et les premiers éléphants sauvages.

Moins d'un vingtième des terres sont cultivées dans l'Uele : un paradis pour le naturaliste. La brousse est accueillante et les Noirs manifestent une grande cordialité. En revanche, certains Européens du parc se révèlent moins chaleureux : obséquieux envers le professeur de renommée mondiale, méprisants envers le gamin de vingt ans. Les relations avec le grand homme, qui apprécie peu ma jeunesse, sont tendues. Vexé par l'intitulé de la mission « Hediger-Verschuren », il me vieillit de six ans dans la publication d'envergure consacrée à sa mission scientifique. Lui, éminent savant, se voit flanqué d'un jeune candidat en sciences. La formation prodiguée par Hediger, homme de cœur sous des apparences froides, reste capitale pour ma carrière de zoologiste. L'illustre biologiste décède en 1991.





Carte 2 - Parc national de la Garamba

En 1948, les potcaux d'entrée du parc – toujours debout en 2000 – étonnent par leur textes bilingues : *Park National de la Garamba - Garamba nationaal Park*. La deuxième aire protégée du Congo date de 1938.

Les Belges et les Congolais d'aujourd'hui ignorent que les autorités avaient proposé de baptiser la réserve : *Parc national Léopold III*. Le Roi suggère qu'une seule zone de conservation porte le nom d'un souverain, le Parc Albert. Si le PNG avait été intitulé Parc Léopold, la Belgique aurait-elle manifesté plus d'intérêt envers la Garamba, après 1960 ?

Des vastes plaines ondules sur les versants de la crête Congo-Nil. A mes pieds, dévalent cent rivières, dont les noms sentent bon l'Afrique : Dungu, Garamba, Molobia, Dodo, Namolombia, Mogbwamu.

Voici la savane royale dans toute sa beauté, entrecoupée de galeries forestières et de montagnes granitiques abruptes, les *inselbergs*. Nous nous immergions dans l'authenticité africaine, un infini de sauvagerie : au nord, les immenses marais du haut Nil, au sud, la forêt équatoriale. Le sauvage Congo des payeurs, qui chantent « *Uélé, Uélé, malimba makassi* », s'étend aux alentours.

Des saucissonniers portent des fruits coriaces et allongés, ingurgités par les phacochères et les éléphants. A Gangala, les hardes de pachydermes domestiqués sont tellement impressionnantes, une centaine, que le cher professeur, spécialiste des zoos, en reste époustoufflé. Il souhaite passer son temps à étudier les mœurs des éléphants captifs. La nuit, les mâles sauvages viennent conter fleurette aux femelles vivant près des êtres humains. Après l'idylle, 660 jours plus tard, naissent des éléphanteaux « minuscules » de cent kilos. Le jeune zoologiste s'impatiente de courir la brousse, grouillant d'animaux sauvages. Les rêves fous d'un garçon de vingt ans deviennent une réalité. Le conservateur-adjoint me traite de galopin. Méditatif, le *herr professor* s'attarde durant de longues heures dans son belvédère : il repense l'éthologie.

Grâce à l'aide d'une équipe de porteurs pour l'équipement, me voici en route pour mon premier safari colonial. Notre équipée tout terrain se révèle peu plaisante pour le gestionnaire et le savant, alors que le jeune biologiste saute de joie. Pour lui, cette expédition tient autant d'une merveilleuse aventure que de la recherche scientifique. Monsieur le conservateur-adjoint traverse les ruisselets les plus étroits, porté à dos d'homme, afin de ne pas mouiller ses précieux pieds de bureaucrate<sup>10</sup>. Sa malle bain est transbahutée

<sup>10</sup> Je revois des photos du temps jadis. Les Blancs se faisaient porter par les autochtones, en traversant les rivières, les terrains boueux ou même la banale savane. Voici un aspect négatif de la colonisation. Je ne l'ai jamais accepté, car je marchais toujours en tête de mes collaborateurs, à travers tout, pour donner l'exemple.

par six autochtones ; chaque soir, la docte autorité plonge ses membres délicats dans l'eau chaude, désinfectée au permanganate. Sa *chaise percée portable* fait sourire le zoologiste. Le casque colonial, de rigueur, décoré de l'insigne de la toute puissante administration, revêt le prestige de l'autorité pour les indigènes. Malgré les injonctions des aînés, je nage, entouré d'hippopotames.

Les mythiques rhinocéros blancs daignent enfin se montrer. Près du campement, le professeur est victime d'une invasion par des colonnes de fourmis. Pour calmer les morsures, il plonge, nu, dans la rivière. Je ne peux refréner mon hilarité. Chaque jour, je me rapproche davantage des éléphants sauvages ; têtus, vais-je commettre des imprudences pour les toucher ? J'explore les grottes interdites de Nambiliki, hantées par des milliers de chauves-souris. Le retour au camp est ponctué par les sermons moralisateurs des aînés.

Hediger et moi avons droit au surnom de « pèlerin de la saison sèche », sobriquet ironique inventé par les coloniaux permanents. Des militaires et des fonctionnaires servent l'œuvre conservatrice. Harroy, Hazaerts, Micha et Ory ont littéralement créé la réserve naturelle.

Personne n'avait surpris auparavant un oryctérope dans son habitat. Ce *Tubulidentata*, pesant une centaine de kilos, se complait dans des galeries profondes. Un Africain, initié aux mœurs du *galawa*, rampe sous terre et heurte l'animal, tête contre trompe. Il lui enfonce sa lance dans le corps. La bête meurt dans son antre. La dissection révèle des caractéristiques étonnantes. Les chasseurs d'oryctéropes se réunissent dans des sectes magiques. Cachés dans leurs terriers, d'autres animaux souterrains se révèlent dangereux. Naguère, un zoologiste imprudent s'accroupit au-dessus d'une fosse d'oryctérope pour écouter les grognements des phacochères squattant la cache. Le sanglier d'Afrique fonce et renverse le téméraire, en sectionnant les parties nobles de son anatomie.



De 1950 à 1952, l'auteur participe à la première grande mission écologique africaine, dirigée par Henri De Saeger. Cinq chercheurs et moi campons au cœur de la réserve de la Garamba. Notre vie est ardue mais la tâche nous exalte, sans pour autant s'avérer une sinécure. Un rien despote, le chef de l'équipe n'attire guère la sympathie. Sommes-nous des prisonniers mal payés ? Loin de toute civilisation, les jeunes Blancs dramatisent leur mode de vie ; aussi rejettent-ils l'autorité d'un homme dur, mais pas impitoyable.

Trois emplacements à l'écart de toute civilisation sont choisis comme bases : Bagbele, le camp de la rivière Garamba et le mont Ndelele. Outre le patron, l'équipe se compose de Baert, adjoint, Demoulin, entomologiste,

Denisoff, pédologue, Martin, préparateur, Noirfalise, botaniste, Schoemaker, préparateur, Troupin, botaniste, et l'auteur. Certains séjournent pendant quelques mois seulement. Cette mission s'étale sur trois années. La plupart des chercheurs sont des scientifiques de « notre » Institut des sciences naturelles de Bruxelles. Les problèmes de voisinage entre ces habitants sous tente agacent les chargés de mission.

A Ndelele, le camp se positionne exactement sur la crête Congo Nil ; la goutte de pluie aboutira, soit dans la Méditerranée, soit dans l'Atlantique. Génial, De Saeger s'avise d'une communication étonnante entre les affluents des fleuves. Un phénomène comparable a été observé au Venezuela, la jonction Amazone Orénoque. Le roi Léopold III l'a filmé et présenté dans son document *Elata*.

La base principale, Garamba-Nambira, se situe à 32 kilomètres du poste de gestion de Nagero. Le conservateur loge dans une maison solide et luxueuse, construite pour durer un siècle. Notre chef habite dans une confortable maisonnette en pisé, tandis que les jeunes biologistes campent, durant mille nuits, sous une sommaire cabane de toile, protégée par de la paille. Ils ont un peu plus de vingt ans. Notre salle de bain : la nature. Notre évier : une table en troncs de bois fixés par des brelages de lianes, fragile échafaudage soutenant une cuvette de toile. Nos toilettes : des feuillées de brousse. Un serpent fait parfois irruption au moment inopportun.

L'équipe, après six mois d'isolement ? Le chef de mission, souvent ronchon, et des naturalistes saturés de brousse. Les épouses se voient reléguées en Europe et les compagnes ou amies, *persona non grata*. La misogynie féroce de l'Institut des parcs astreint à une vie monacale.

Aucun visiteur étranger n'a le droit de pénétrer dans la réserve intégrale. Les Noirs, eux, bénéficient de permissions de sortie, mais non pas les Blancs. Les rapports humains se révèlent pesants. Trois cents Africains et leur famille occupent une parcelle à mille mètres du camp des scientifiques. Bien nourris, les indigènes dorment dans des huttes décentes et bénéficient souvent de meilleurs traitements que nous, chercheurs, soumis à une discipline militaire.

Tôt à l'aube, retentit la sonnerie du clairon, suivie du lever de drapeau, en grande parade. Les horaires sont prescrits par « HDS », sobriquet du chef de mission. Cinq naturalistes s'entassent dans un véhicule qui cahote sur des pistes tordues. Dans cette immensité verte, le biologiste, ermite, ne voit aucune femme blanche, entre vingt-trois et vingt-cinq ans d'âge.

Pour les Congolais, nous nous assimilons aux Américains de la libération. Très primitives, les adolescentes africaines rôdent près du camp des Blancs,

pour recevoir des sucreries ou babioles. Parfois, une douce oiselle cajole ces hommes venus d'un autre univers. La nuit tombe ; elle panique. Mille mètres de brousse, où rôdent des hippopotames, des léopards, des éléphants, parfois des rhinocéros, la distancent de la hutte familiale. Aussi se réfugie-t-elle innocemment dans la tente du Blanc et rejoint-elle, tôt à l'aube, la case de ses parents. La femme indigène est ravissante à quinze ans ; elle montre déjà des signes de fatigue à vingt-cinq ans. A trente-cinq ans, la voici une aïeule ridée. Une exception réjouit : l'épouse du brigadier Vukoyo, soixante-six ans, en 1989. Hiératique, sa majesté et sa beauté n'ont pas souffert de l'outrage du temps.

Nos hommes ne parlent pas un mot de français. Le *kilogo*, le *kizande*, le *kimondo* sont leurs idiomes archaïques. Sauf les préparateurs, personne ne sait écrire. La plupart des Africains semblent animistes ; quelques-uns pratiquent un vague catholicisme.

Les grands soirs, les Africains, admiratifs, écoutent la radio, sur un poste à batteries, diffusant des mélodies en provenance de Stanleyville. Ces émissions, pas nécessairement paternalistes, ont quelques responsabilités dans les troubles politiques survenus dix ans plus tard.

Notre alimentation se compose de produits en boîtes, de colis de légumes de l'Ituri, souvent défraîchis, et des inévitables poulets coriaces. Un potager procure des vivres au conservateur, mais les animaux sauvages se révèlent compétiteurs des jardiniers de brousse. En deux ans, nous avons abattu, une seule fois, une délicieuse outarde. De temps à autre, des grands mammifères sont chassés pour les collections scientifiques. Le chef de mission nous interdit de découper les morceaux comestibles. Les Africains, eux, ont le droit de s'empiffrer de la viande de l'animal. En catimini, je les imite : je goûte de l'hippopotame, de l'hyène, du léopard, des termites et des sauterelles. Pendant deux ans, nous buvons de l'eau de source ou de rivière, traitée dans des filtres, trop souvent inefficaces.

Un léopard rôde près de nos tentes et des huttes du camp africain. Risque-t-il de dévorer un enfant ? Nous sommes contraints de le piéger, en installant une chèvre dans une fosse. Le carnassier appâté y tombe. Incapable de s'extraire de la cavité, il est abattu.

Voici ma compagne de brousse, une mangouste rayée, plus familière qu'un chien ou un chat. La nuit, cet adorable *Kroum*, parfois *Kroumlette*, se cale au fond du sac de couchage. Elle saute sur mon épaule et s'introduit, bien au chaud, entre ma chemise et ma peau. Si on lui tend des œufs, elle les agrippe entre ses pattes antérieures et les jette sur le sol pour les briser ; elle agit de la même façon avec des cailloux ronds. Une mangouste protège de l'agression

par les serpents, ses ennemis nés. Elle est immunisée contre les pires venins. D'autres bêtes s'appriivoisent : la genette, le babouin agressif, le sot marabout, des antilopes et des hiboux. Ces adorables chouettes, perchées sur mon épaule, ne me quittaient jamais. Nous devons impérativement nous défaire du cynocéphale, qui casse tout. En manipulant vingt-quatre assiettes de faïence, il les jette sur le sol, une par une, en hurlant et vociférant. Relâché à vingt-cinq kilomètres du camp, il y revient avant nous. Abandonné sur la rive opposée de la rivière, il est aussitôt capturé et cuit sur un feu de bois par les indigènes qui n'ont jamais vu un singe anthropophile. Cette faune sauvage se révèle plus attachante que l'espèce humaine...

Nos recherches consistent à étudier un écosystème intact, récolter des vertébrés et invertébrés, examiner les mœurs, l'éthologie, et les relations avec le milieu, l'écologie. Les mesures des températures et les analyses des sols constituent des innovations.

Denisoff, *mundele na trous*, se présente comme un pédologue russe. Igor manifeste une chaleur dans ses relations humaines. J'apprécie cet homme compétent, compagnon de safari itinérant.

Surmonté d'un toit de pisé, un petit laboratoire se dresse au milieu de la savane. L'outil principal ? L'appareil à sertir les boîtes de conserves, qui enferment les collections. Des dizaines de colis sont expédiés tous les trimestres en Europe, à destination de l'Institut de Bruxelles. Nous transbahutons 336 malles, sur des pistes ravinées, de Bagbele à Garamba. Les gâteries et le courrier censuré ( ? ) de ma mère parviennent par porteur, souvent à pied, depuis Juba, au Soudan, à 350 kilomètres. L'extinction des feux est fixée à neuf heures précises. Les Congolais manifestent plus de réalisme que nous. 3 heures de l'après-midi, c'est *saa na libwa*, ce qui signifie 9 heures après le lever du soleil. La journée commence à 6 ou 7 heures du matin : *saa na moko*.

Comme au pensionnat, je lis en cachette, enfoncé dans mon sac de couchage, grâce à une lampe de poche. Toute lumière déclenche un ordre : « lumière interdite », érécuté par le *zamo*, la sentinelle. Mes nuits de guerre ne sont pas loin. Un groupe électrogène fonctionne aux heures autorisées par le patron. La lampe *Colman* ou des bougies servent aussi d'éclairage.

Une fois par an, le grand patron, le fameux Président, rend visite aux chercheurs. Comme beaucoup de penseurs, cet homme, d'une intelligence et d'une grandeur de vue supérieure, apprécie assez peu le terrain.

Les maladies nous guettent. Le régime alimentaire débilisant diminue notre immunité. Le préparateur Martin faillit mourir de la maladie du som-

meil. Bilharziose, leishmaniose, onchocercose sont des affections tropicales que les praticiens européens ont rarement l'occasion de diagnostiquer. Les biologistes jouent avec le feu. La trypanosomiase, la peste et les fièvres malignes peuvent nous emporter. Mais l'insouciance de notre jeunesse élimine l'anxiété.

Depuis lors, certains animaux disséqués se sont révélés des vecteurs potentiels probables pour des affections mortelles : le singe vert pour le Sida, les cheiroptères pour la rage, les chiens-volants et autres petits mammifères pour le virus Ebola. Les chercheurs d'aujourd'hui se masquent le visage au moyen d'un tissu aseptisé. En 1950, j'enfonce mes mains nues, parfois griffées, dans l'abdomen sanglant des cadavres. Aucune assurance ne couvre ces maladies mortifères. A cet égard, les petits animaux se révèlent plus redoutables que les fauves. L'Institut me garantit exclusivement contre les conséquences des attaques des grands félins, car les compagnies d'assurance envisageaient ce risque original.

Après un safari au mont Biadimbi, le teint verdâtre et éliminant un liquide noir d'ébène, je tente de revenir à Nagero. Les gardes me portent sur un brancard de fortune, bricolé au moyen de quatre branches d'arbre. Les éléphants nous assaillent. A dix lieues du village le plus proche, je perds conscience pendant douze heures. Dans mon délire, je baragouine : « Brigadier Vukoyo, enterrez-moi dans le parc, pas ailleurs ».

Dans un autre livre, je décris cette affection comme une mésaventure. En réalité, je faillis trépasser. A la lucur d'une bougie, un médecin d'Aba diagnostique une jaunisse, mais il s'agit d'une fièvre bilieuse hémoglobinoïdique aiguë. Je perds deux kilos par jour. A la phase terminale de la crise, seule subsiste la peau sur les os : 55 kilos pour une taille de 1,90 mètres.

Une voiture me conduit d'urgence dans un hôpital fonctionnel. Le vénérable Président voyage vers le Kivu dans une *station-wagon*. Il daigne m'embarquer comme un colis. Indifférent, il me dépose devant l'hôpital de Fataki, dans l'Ituri. Mon boy Remiso (oh ! ces merveilleux boys africains) alerte le médecin qui craint que ma dernière heure ne soit proche. Il me sauve la vie. Ma convalescence dans l'Ituri est mise à profit pour réunir des collections de mammifères. Le niveau de vie des colons de cette région montagneuse, au climat revigorant, est élevé, tout comme celui de leurs collaborateurs congolais. Je regagne un kilo par jour. A peine rétabli, je regagne l'insalubre Garamba, suivi d'un authentique chat sauvage, très affectueux, adopté en cours de route. A l'entrée de la réserve, le petit félin se voit brutalement confisqué par Monsieur le conservateur adjoint. Prétexte : « Interdit d'introduire des espèces allogènes ». Ces stupidités proviennent des abus de la conservation intégrale. Dès l'arrivée au camp, j'ai droit à une grande scène, en face de deux

cents Noirs et Blancs au garde-à-vous : « Vous avez osé être malade : ce comportement est intolérable ». A l'époque héroïque du Congo, un Blanc expatrié sur trois, entre vingt et trente ans, mourait d'une affection tropicale. Ces malheurs de nos aïeux d'outremer sont tombés dans l'oubli. Le Congo est encore parsemé de centaines de cimetières, dont la terre recouvre les dépouilles des pionniers.

Cents travaux scientifiques firent l'objet de publications. Entreposées au musée des Iguanodons, les collections portent l'étiquette *Mission De Saeger et consorts*. Des spécimens innombrables, vertébrés ou invertébrés, survivent ainsi pour l'éternité. En 2000, certains colis ne sont pas encore ouverts. Ces immenses récoltes, désuètes, gardent un intérêt systématique. Les scientifiques se montrèrent souvent plus prédateurs que les braconniers.

Au fond de la brousse, je rassemble les données pour ma thèse de doctorat en sciences, intitulée *Ecologie, biologie et systématique des cheiroptères* : 457 pages transcrites en jargon scientifique, avec des néologismes de mon cru, comme *lithophiles* et *phytophiles*. Les ouvrages relatifs aux insectivores présentent un aspect encore plus hermétique.

Pendant trois années, deux cents autochtones inspectent avec minutie la savane. Grâce à des techniques appropriées, ils déterrent, par milliers, des musaraignes, des rongeurs, des serpents, des batraciens. Plus jamais sans doute, un zoologiste ne se verra épaulé par une main-d'œuvre d'une telle capacité. L'Africain que je suis devenu ne dénomme pas les animaux de l'Uélé par leurs appellations scientifiques. Les noms vernaculaires sont gravés à jamais dans ma mémoire, en *kizande*, *kilogo* ou *kimondo*. Je ne me penche pas sur un rat, mais sur un *bobili* ou un *gwa*. La musaraigne a pour nom *ndeli*, l'oryctérope *galawa*.

Le travailleur congolais gagne dix-sept francs par jour, auxquels s'ajoutent des rations en nature, de l'huile de palme, du poisson sec, du riz et une pincée de sel. Les gardes sont équipés d'un uniforme, d'une tente, d'un imperméable, d'un sac à dos et d'une lance. Avec ce pactole, nos hommes deviennent les aristocrates de l'Uélé. En effet, le revenu quotidien de l'Africain de brousse n'atteint pas un franc belge (de l'époque). Paternalisme et ségrégation semblent de mise mais, malgré cette ambiguïté, les Belges traitent fort bien les Congolais. En cas de litige entre Européens et autochtones, l'administration coloniale donne le plus souvent raison aux Africains.

De nombreux indigènes de l'Uélé, en particulier ceux de notre mission, gardent un souvenir magique de la présence des Blancs. Pour eux aussi, il s'agissait d'une période bénie, exempte de guerres et de malheurs.

En safari itinérant, je monte, chaque soir, la tente à six heures de marche du lieu précédent. La réserve de cinq cent mille hectares – une province belge – n'héberge aucun habitant, sauf les biologistes et les gardes, car le tourisme est prohibé.

Mon léger toit tissé se plante au sommet des collines : Bagunda, Bamangwa, Tungu, Embe, Mpaza, Inimvua : nostalgie de ces beaux noms africains ! En saison sèche, 45°C le jour, 10°C la nuit : nous ne bénéficions ni de la *dolce vita*, ni de la douceur angevine.

Dès décembre, l'*harmattan*, vent du désert, assaille la savane et accélère la vitesse des feux de brousse qui, en un maelström, se moquent des larges rivières. Quelques brindilles ou des vieux nids enflammés propagent le feu qui saute les obstacles en un souffle destructeur. Au sud de la réserve, il bute contre la forêt équatoriale et grignote les lisières. Par deux fois, je faillis brûler vif. Les flammes implacables hantent encore mes nuits.

Les premières tornades sèches se lèvent en avril-mai et précèdent les pluies ininterrompues de l'été. Nos tentes sont détrempées et parfois inondées. La moitié de la réserve est un immense marécage. Sans une once de pollution, les saisons rythment la vie. Après quinze ans de protection, le braconnage ne sévit pas. En dehors de la réserve, les populations de l'ethnie *Zande* pratiquent une chasse traditionnelle. La surveillance ne présente aucune faille car les conservateurs se montrent implacables.

Le jour de Noël 1950, je prends une photo en couleurs de deux rhinocéros blancs : une première mondiale. Le lendemain, dix-huit *kenge* se groupent près du camp. Caché au sommet d'un arbuste, je palpe la corne d'un rhino qui se rafraîchit à l'ombre. Je le touche. Oiseaux les plus colorés d'Afrique, les guépriers de feu perchent sur leur croupe. Par centaines, ces Méropidés nichent dans les berges des rivières Dungu et Garamba : une première aussi pour le Congo. Une lueur étrange apparaît au loin. Les feux de brousse originaires du Soudan rougissent le ciel nocturne, quinze jours avant leur présence ravageuse.

Combien d'éléphants peuplent la réserve, en 1952 ? Les avis divergent : 800 ou 5 000 ? Sous mes yeux, le 10 janvier, deux pachydermes s'accouplent. Les préliminaires se prolongent mais la copulation est brève : soixante secondes seulement. Intéressés, tels des voyeurs, tous les proboscidiens de la région encerclent rituellement les protagonistes de l'idylle. Les partenaires amoureux vocifèrent des barrissements retentissants. Après vingt-deux mois, naît un éléphanteau, qui tout de suite, trotte. Incapable de remonter la pente abrupte de la berge d'une rivière, le bébé est hissé aux fesses, au moyen de la trompe de sa mère.

Jadis tolérées à l'intérieur de la réserve, les captures des éléphants sélectionnés pour la domestication prennent fin en 1950. Des hardes de plusieurs centaines de pachydermes soudanais transhument alors jusqu'en forêt équatoriale. Les buffles éliminent leurs parasites cutanés, en se frottant le dos sur le sol, les quatre pattes en l'air.

Près d'un terrier, nous devinons les grognements d'un oryctérope, faux cochon à trompe, qui hante les galeries souterraines. Tout à coup, à quinze mètres de l'orifice de la cavité, le sol se déchire et, apparition satanique, la bête fait irruption hors de terre, pour s'enfuir à grandes enjambées.

Je frémis encore de mon « tête à queue », dans une caverne, à vingt centimètres d'une lionne et ses jeunes. Je frôle la mort. Les Africains découpent, en mille paillettes, les poils de la moustache d'une panthère. Ils prétendent que ce « poison » peut tuer leurs ennemis : magie inquiétante !

De nombreuses hyènes rôdent près des camps et y déposent leurs excréments blancs ; elles se délectent de tortues et profanent le laboratoire, où elles emportent des collections d'animaux, même celles entreposées dans des fûts de formol. Les porteurs attrapent un python long de 3,27 mètres. Une étrange enflure gonfle son abdomen. Lors de la dissection, une antilope bongo de deux mètres, pas encore digérée, est extraite du corps du serpent.

Dans un massif boisé, le brigadier Vukoyo m'assomme d'un violent coup de poing, qui me plaque au sol ; il me sauve la vie. Un terrifiant mamba, long de deux mètres, lové au-dessus de ma tête, va me mordre. Son venin ne pardonne pas. Peu après, je monte sur un arbre pour examiner un nid d'oiseau et enfonce la main dans une cavité froide et humide : un cobra se dresse. Terrorisé, je bascule et fais une chute de cinq mètres. Je suis contusionné mais en vie. A plusieurs reprises, me voici immobilisé au sommet d'un arbre car un reptile me coupe le passage. Cependant, peu d'accidents mortels ont pour cause les serpents. J'injecte un sérum antivipérique à un indigène. Ce liquide, mal conservé en dehors de la chaîne du froid, a perdu son efficacité. La morsure se révèle létale. Par contre, quelques années plus tard, au Parc Albert, une femme mordue par une vipère, grosse comme un bras, garde la vie grâce à une injection.

Les crocodiles carnivores sont responsables d'accidents mortels. En face du camp de Nagero, plusieurs sauriens voraces, longs de trois ou quatre mètres, arpentent les abords de la rivière. Un garde plonge pour dégager une embarcation : le voici aussitôt happé par des crocs impitoyables. Quand la rivière Garamba atteint la décrue, nous traversons à gué. Quelques Africains se signent avant de se jeter à l'eau. Le garde Barema meurt foudroyé, pendant une patrouille de surveillance.



Ami lecteurs, ne croyez pas que les chercheurs mettent, à tout instant, leur vic en péril, dans la nature. La brousse se révèle moins dangereuse qu'un boulevard bruxellois ou parisien à l'heure de pointe.

Les milans hivernent en grand nombre, tandis que des milliers de cigognes d'Abdim ayant niché au nord du Soudan obscurcissent le ciel. Plusieurs couples d'ouettes, les mêmes oies qui parasitent nos étangs bruxellois, construisent leur nid sur les cimes des arbres. Une colonie de 72 couples de marabouts, près de la rivière Nakobo, me réjouit : la nidification bat son plein.

Grâce à la force humaine, l'huile de brousse, les conservateurs tracent 150 kilomètres de pistes. Ces prouesses indiffèrent les cadets d'aujourd'hui. Quand ils géraient le Congo, les Belges se comportaient en bâtisseurs.

Deux événements humains surviennent au cours de la mission. Le conservateur Micha se marie. Son épouse, Colette, jeune aristocrate, s'adapte remarquablement bien à la vie en brousse. La femme du conservateur Hazaert, une sympathique Portugaise, accouche, loin de toute installation sanitaire. Le bébé survit, mais la mère, mal soignée, décède isolée, après de terribles souffrances. En Europe, aurait-elle survécu ? La vie des coloniaux n'est certes pas un enchantement perpétuel.

Le souvenir de quelques collaborateurs africains de la Garamba ne doit pas se perdre : Ania, Belimoke, Bolingamote, Futuyo, Kinakuyenga, Kossa, Mokobe, Molangi, Nebaye, Ngedim, Ntongoatani, Omogu, Vukoyo, Yakpi et bien d'autres. Merci, les gars.

Fin 1952, je regagne Nagero, base luxueuse du conservateur, qui contraste avec l'inconfort spartiate des tentes des biologistes. Près du camp de Ndclele, aucun être humain, ni aucune installation technique ne polluent l'environnement. Vive la solitude intégrale dans un rayon de deux cents kilomètres. La verte savane infernale est notre résidence. S'agit-il plutôt de l'éden naturel dans toute sa splendeur ?

Pour regagner la civilisation, nous empruntons la route Congo-Nil, construite lors de la deuxième guerre mondiale. Des milliers de travailleurs ont ouvert la voie aux troupes belges et congolaises qui remontaient vers le Nil ; les convois exportaient des matières premières précieuses pour les Alliés. Nos militaires coloniaux furent raillés. Contrairement à la France, notre pays, peu reconnaissant, n'octroie aucune pension à ses auxiliaires armés africains de 1940-1945, qui ont donné leur vie ou leur jeunesse pour la Belgique. Le dernier tirailleur sénégalais de la guerre 1914-1918 vient de mourir à 104 ans. Son indemnité était minime mais, pendant 80 ans, la France ne l'a pas oublié.

Les armées coloniales italiennes du *duce* Mussolini furent vaincues, à Sayo, par des Belges et des Congolais. Qui en garde le souvenir ? Je crois plutôt qu'on souhaite oublier cet épisode.

Pendant six semaines, les moyens de transport les plus divers me ramènent vers la grise Belgique. Je m'éloigne de la chère Garamba qui tient une place privilégiée au fond de mon cœur. Actuellement, un jeune aurait-il cette chance... ou cette malchance de vivre en pleine brousse ?

Vient le temps du service militaire. 24 mois d'entraînement guerrier s'enchaînent à 24 mois de brousse : quatre années au service de l'Etat, dans un inconfort total, sans la moindre reconnaissance de mon pays, ne serait-ce que pécuniaire.

Mes relations avec Henri De Saeger ne s'interrompent pas jusqu'à son décès, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, en 1994. Le caractère rigide de cet homme remarquable et nullement sénile s'était assoupli avec les années.



1958. Je m'associe au professeur suisse Baer qui analyse les parasites des girafes de la Garamba. Le conservateur Albert Ory, ancien pilote de chasse de la Royal Air Force, gère la réserve : une main de fer avec un regard de velours. Malgré les turbulences de l'Indépendance et au péril de sa vie, Ory ne déserte pas ses responsabilités, jusqu'en 1964. Je le considère comme un *héros de la conservation*. Traumatisé par sept arrestations et des mutineries, il décide de rentrer en Belgique, après avoir formé des Congolais, qui vont s'efforcer de sauver la réserve.

Sa femme, la blonde Marie-Huguette, passionnée par le métier de son époux, le suit en safari et participe à l'observation de la faune. Elle s'intéresse aux problèmes sociaux du personnel africain, en particulier à l'infirmerie. Sa forte personnalité émerge du lot de certaines épouses coloniales effacées. Les Congolais l'appellent *motema makassi* : la femme de cœur, mais aussi audacieuse, qui s'occupe d'eux.

Curry-Lindhal, biologiste suédois, estime alors que le parc national s'écroule et va disparaître. Cinq ans auparavant, la faune atteignait son apogée : 1.300 rhinocéros. Mille sont massacrés par des tueurs soudanais, congolais et européens. 1965 fut l'*annus horribilis* du PNG. A Faradje, Curry-Lindhal recense quatre cents crânes de rhinos. Les mercenaires blancs se comportent avec cruauté. Ces chiens de guerre s'intéressent davantage au massacre des rhinocéros qu'à l'élimination des rebelles. Ils abattent 4 000 éléphants.



Grâce à l'action efficace des conservateurs, la situation du parc s'améliore peu à peu, jusqu'en 1969.



1969-1974. Promu directeur général ou plutôt... dictateur général, j'ordonne : « Priorité à la Garamba. Priorité absolue aux rhinocéros ». Des opérations d'anti braconnage sont réussies. L'équipement est remis en état, de même que les bacs, les gîtes et les véhicules. Non rétribués et démotivés, les gardes touchent enfin leurs arriérés. Lors de ma première inspection, la réserve vit en économie fermée. Les hommes fabriquent eux-mêmes leurs marteaux, leurs clous, leurs serrures, leurs cercueils. Les Congolais manifestent une faculté d'adaptation sans égale.

Les bases de gestion de Nagero, à l'est, et Gangala, à l'ouest, formeront dorénavant une seule unité. La réserve naturelle et l'antique station de domestication des éléphants sont réunies. Le parc renaît : les pouvoirs des conservateurs sont accrus et les patrouilles de surveillance apprennent à être vigilantes.

Destination immédiate des pillards : la prison. Le dialogue se noue avec les autorités riveraines qui deviennent nos interlocuteurs.

Grâce à l'aide des éléphants captifs, une piste d'aviation est construite. Les recensements aériens se multiplient. Durant des centaines d'heures, les pilotes Jamar et Letiexhe et un conservateur national survolent la réserve. Les efforts courageux de ces Congolais obstinés, Didos, Dimoloyele, Gudja, et Tatalatatika réchauffent le cœur du zoologiste, qui n'oubliera jamais ces auxiliaires.

La nature a moins souffert que les infrastructures. Nous ne déplorons aucune occupation illégale des terres mais dénombrons seulement 200 rhinos, tous concentrés dans le sud, alors que le nord est déserté.

Jadis, les botanistes n'avaient guère remarqué que la réserve se caractérisait par un grand îlot de savane à herbes courtes, presque déboisé, au centre d'un monde végétal arboré. Les éléphants en portent-ils la responsabilité ? Les girafes de la Garamba se plaisent ici dans un habitat ouvert, alors qu'elles préfèrent les zones à mimosées, où elles étirent la tête vers le haut. Dans une savane sans épincux, elles écartent les pattes antérieures pour brouter l'herbe.

Nous organisons un grand safari à pied. Depuis bien longtemps, aucun patron blanc ne s'est enfoncé dans la brousse de l'Uélé, à la tête d'une caravane de porteurs pour l'équipement. Après cinq jours de marche, nous tombons, à l'improviste, sur des gardes en patrouille qui se croyaient oubliés. Notre arrivée les rassure tandis que les braconniers paniquent. Achile Mokwa,

directeur administratif au siège de Kinshasa, n'avait jamais quitté ses dossiers. Durant une semaine de marche en brousse, il endure avec courage un soleil de plomb. Un mélanoderme souffre peu des rayons ultraviolets. Devenue rougeoyante, la peau de mon collègue se met à peler. Nous, leucodermes, fous de soleil, convoitons un épiderme d'un bronze cuivré. Les Noires, elles, veulent blanchir leur peau...

Vingt ans après mes premières missions, je souhaite revoir le camp de la Garamba, centre des activités entre 1949 et 1952. Mille personnes, Blancs et Noirs, y ont vécu pendant trente-six mois. Non loin de la Nambira, je reconnais le vieil arbre, observatoire des chauves-souris. A l'exception des fosses creusées par le pédologue, aucun indice de notre séjour antérieur ne se perçoit. En deux décennies, la nature a repris ses droits, sans la moindre dégradation écologique. Un éléphant vient de mettre au monde un nouveau-né. Ni le temps, ni le feu n'ont eu raison de la savane. Tout paraît fugace et renouvelé, comme nous, les êtres humains. Des hippopotames, des hyènes, des guépriers de feu restent des images vivantes de l'Afrique profonde et immuable.

Je réactive les domaines de chasse qui jouxtent la réserve et prends contact avec le Soudan pour circonscrire un parc national frontalier. Ce projet fut abandonné car la guerre civile chronique a paralysé toute initiative. Les frontières des terres protégées de la réserve devraient être modifiées. Pourquoi avoir exclu les savanes de Dodo Namolombia, parfois riches en gibier ?

En août 1972, le docteur Muema, représentant le chef de l'Etat, visite la réserve naturelle. La saison des pluies bat son plein. Malgré mon avis réservé, il débarque à Nagero. Les animaux se cachent. Coupantes comme des rasoirs, les graminées poussent jusqu'à trois mètres de haut et forment un écran : la visibilité devient nulle. En période pluvieuse, la savane donne l'impression erronée d'une réserve sans grande faune.

En février 1973, un safari dans le domaine de conservation d'Ango prend des allures militaires. Plusieurs véhicules tout terrain sont acheminés sur des pistes cahotiques, longues de sept cents kilomètres, jusque Gwane et Zapaï, au cœur de l'Uélé. Le conservateur Yhemopo coordonne tout. Jo Everaerts, longiligne et d'allure sportive, broussarde émérite au cœur de la nature africaine, et le Dg s'envolent à bord d'un avion petit porteur en direction de Gwane. Le monomoteur trouve un brouillard épais.

A Dungu, nous rencontrons le général Lundulla<sup>11</sup> qui exalte la ferveur patriotique des « combattants de la libération ». Malgré ma maladie diploma-

<sup>11</sup> Le général Lundulla est âgé aujourd'hui de 90 ans. Le fils de ce patriote et son ami Gilbert Van Mol transmettent leur enthousiasme congolais.

tique, ce politicien, que je veux éviter, parvient à me retrouver. Au diable les vicissitudes de la décolonisation, veut-il me décorer ? Cette scène se déroule devant une des constructions les plus ahurissantes du Congo, le château-fort, copie médiévale en ruines, de Dungu. Quel original a conçu cette bâtisse tarabiscotée, en pleine brousse ?

Nous voulons évaluer les effectifs des élands géants. Le camp se dresse dans une aire abandonnée, aménagée naguère par le pionnier Van den Bulcke. Mygales et autres araignées fêtent notre arrivée sous la tente. Jo et André gagnent un autre univers, sur les pistes brisant les meilleurs véhicules tout terrain. En pirogue, ils abordent la rive opposée du fleuve Mbomu, où ils découvrent les Noirs islamisés, vêtus de *boubou*, et l'empire de Bokassa, assassin illuminé, intronisé empereur par le président de la république française.

Je prends la tête d'une équipe de porteurs, habillés de fripes bariolées. En ce lointain Uélé, le gibier foisonne. Des éléphants, porteurs de longues défenses, des buffles aux cornes tourmentées, des potamochères, des singes et des antilopes bongos s'ébattent, nombreux, en dehors d'un parc national.

La destruction de cette nature vierge débute peu après. Les braconniers de la république centrafricaine pillent la faune congolaise. Les déprédateurs traversent à la nage le fleuve Mbomu, où grouillent des crocodiles, et érigent des huttes précaires. Nous confisquons un waterbuck et quatre-vingt-dix œufs de sauriens, leur butin de la matinée. De rigoureuses mesures de répression sont prises : leurs huttes mises à feu, leurs chiens dressés à l'attaques abattus, les pillards déshabillés et leurs armes saisies. Tout nus, les braconniers étrangers s'enfuient sur l'autre rive de la vallée infestée d'animaux. Ils échappent de justesse à la mort violente, car nos gardes, courroucés, prétendent mordicus les exécuter séance tenante. Je freine leur fureur. Pendant quelques mois, la région est ainsi purgée des pillards.

Après avoir entrevu les empreintes de l'éland géant, l'équipe, abruti par un soleil de plomb, s'ébranle. La touffeur nous écrase. Je mets au point une méthode très efficace pour neutraliser les ardeurs des rayons brûlants. J'enfonce une bassine de toile sur la tête, en guise de chapeau ! Grâce à des linges humidifiés dans l'eau d'un marais et pressés sur le crâne, je jouis d'un répit de quinze minutes de fraîcheur. Tout s'assèche rapidement avant de trouver un autre point d'eau et recommencer l'opération.

Je ne sais pourquoi une folie me pousse à marcher torse nu en short et sandales, huit heures d'affilées ? Les rares fois où j'ai commis cette sottise, j'ai été empoisonné par de diaboliques affections africaines. Épuisé par la malaria, je rejoins Zapai, minuscule point dans l'infini végétal. Jo, André et Yhemopo soignent le biologiste à bout de souffle et brûlant de 41,6° C de fièvre.

Lors du dernier safari à la Garamba, l'apparition fantasmagorique des derniers rhinocéros blancs met du baume au cœur du zoologiste. Leurs effectifs diminuent en effet tragiquement, malgré les efforts des gardes.

Début 1973, mon ordre ne présente aucune équivoque : « Objectif 1980 : cinq cents rhinocéros ». Sauf les braconniers, rien ne s'opposait à ce souhait, mais, hélas, je rêvais.

Comparable à un blaireau géant, un ratel attaque un garde. Le carnivore tue parfois des buffles en déchiquetant leurs testicules. Il se nourrit de miel. Des spécialistes considèrent que, chez l'homme, les détériorations dentaires ont pour origine un excès de sucre. Trente ans durant, l'ostéologue belge Desmedt a préparé des milliers de crânes de mammifères ; quel que soit l'âge, les dents ne sont pas avariées par des caries. Les mammifères des zoos peuvent faire exception. Le zoologiste Libois remarque que la variété chimique de sucre pourrait intervenir : s'agit-il de saccharose ou de glucose ? Nos lointains ancêtres perdaient aussi leurs dents, quoique la pollution et l'alimentation ne pouvaient être incriminées. Un beau sujet d'étude pour des doctorants...



Entre 1975 et 1989, les caprices de la politique m'éloignent de la Garamba. Le parc national est à nouveau livré aux massacreurs. Vers 1982, les effectifs des rhinocéros blancs s'effondrent à 80, 30 et même 15 individus. L'extinction les guette. Des Congolais et des étrangers réagissent. Les organismes internationaux, le WWF, la Société zoologique de Frankfurt, l'Unesco et d'autres se mobilisent pour collecter des fonds. Des équipes d'experts se consacrent à la lourde tâche de sauver la réserve. José Kalpers, naturaliste belge, le couple Kes Hilmann et Fraser Smith, aidés de Mackie, font des merveilles. Hélas, la Belgique officielle se détourne des problèmes d'environnement outremer et délaisse une de ses belles réalisations. Grâce aux efforts de Congolais idéalistes, en particulier le conservateur Muhindo Mesi et ses gardes, la Garamba renaît. Très lentement, les rhinocéros s'y multiplient à nouveau. En 1996, ils sont environ trente-cinq. Le sauvetage se fait d'extrême justesse.

Une polémique surgit en 1984-1985. Des conservationnistes utopistes lancent : « Capturons tous les rhinocéros de la Garamba, exportons les dans des parcs animaliers américains pour les réintroduire ultérieurement au Zaïre ». L'oryx d'Arabie fut sauvé grâce à un subterfuge de ce genre. Après avoir consulté Jean-Paul Harroy et le biologiste Saywer, le président Mobutu ordonne : « Nous protégerons sur place notre patrimoine national ».



En mai 1989, avec un léger retard, le Parc national de la Garamba célèbre son cinquantenaire. Voici l'occasion inespérée de le revoir une dernière fois, plus de quarante ans après ma première prospection de 1948. Le Zaïre finance le voyage. La Fondation Roi Baudouin et la banque Belgo-lorraine interviennent aussi. L'anniversaire se fête avec faste. Les autorités locales, politiques et coutumières, sont invitées. Des défilés, des discours, des décorations pour actes de bravoure et des cadeaux, en provenance du monde entier, mettent en valeur cette cérémonie. Dorénavant, les populations comprennent que la Garamba constitue une réserve vitale pour le pays.

Le comte Cornet d'Elzius et son épouse rehaussent les festivités de leur présence. Conservateur du Parc Albert, dès 1958, Claude Cornet avait donné une impulsion nouvelle à la station des éléphants de Gangala na Bodio.

Je survole le parc avec Lulengo K'kul Vihamba, directeur technique. Peu après, ce héros de la conservation saute sur une mine et meurt. Il préférerait le terrain aux discours. Je revois mes anciens collaborateurs, toujours aussi dynamiques. Un nom m'est cher depuis 1948, celui de Willibrod Vukoyo, brigadier-chef. Quarante ans après ses débuts, cet homme, discipliné et fidèle à sa tâche, dirige encore impeccablement les gardes. Ultime témoin d'une période glorieuse, Vukoyo disparaît en 1995.

À l'aube des années 1990, la « savanisation » de la réserve s'est intensifiée. Je distingue des centaines d'éléphants, d'impressionnants troupeaux de buffles et – joie suprême – un rhinocéros blanc. Les pistes sont balisées par des bornes de béton érigées par De Saeger et moi, quarante ans auparavant, afin de circonscrire les sites de photos périodiques. Avec émotion, je caresse ces antiques blocs de pierre.

Le parc fait désormais partie du Patrimoine mondial de l'Humanité. Un monument surplombe un grandiose panorama, près de la rivière Dungu.

Le message des autorités congolaises s'affiche fièrement :

« Massacrer un rhinocéros : un crime contre la nation ».

Adieu, sans doute définitif, au Parc de la Garamba. De nos jours, quel Belge sait-il que cette réserve, aussi grande que le Luxembourg, créée et organisée par notre pays, vit encore ? Le rhinocéros blanc du nord, le grand mammifère terrestre le plus rare de la planète, sera-t-il définitivement sauvé ? Je l'espère, sans en être convaincu. Reverrai-je un jour la Garamba de ma jeunesse ? Ce parc national s'immobilisera dans la mémoire de l'écologue comme un merveilleux souvenir de son passage sur cette terre.

## Chapitre 2

### MARAIS ET PLATEAUX DE L'UPEMBA

#### Paradis perdus

Août 1969. Le président du Zaïre m'investit des pleins pouvoirs pour une relance énergique des parcs nationaux. Le monomoteur atterrit à Lusinga, station centrale de l'Upemba, au Shaba. Personne n'accueille le nouveau directeur général, à l'exception d'un surveillant essulé, qui avertit : « Les soldats ont emprisonné tous les gardes ». Nos hommes ont débusqué des braconniers et tiré avec leurs fusils. D'ordre de l'armée, le cachot attend les gardes. « Pas de légitime défense prouvée », guchent les militaires ivres. J'exhibe la nouvelle ordonnance présidentielle. Cette loi autorise nos surveillants à faire usage de leurs armes en toutes circonstances, après trois sommations. Je me précipite à Mitwaba, station administrative. Le sésame, texte signé par Mobutu, ouvre les portes de la prison. Les gardes libérés sont félicités. Triomphants, ils regagnent la réserve. Pendant trois mois, aucun cas de chasse illégale n'est rapporté. Mon entrée en fonction à l'Upemba se révèle une réussite. Pour les gardes et les conservateurs, je descends du ciel en salvateur, *deus ex machina*, prodige et magicien.

Créé en 1939, avec beaucoup de réticences de la part des chefs coutumiers, le parc bénéficie d'une surveillance efficace jusqu'en 1960. La sécession katangaise voit la création de l'Institut des Parcs nationaux et des Réserves naturelles du Katanga. Le professeur Jean-Jacques Symoens préside cet organisme et abat un travail considérable durant la courte période de l'indépendance de l'ancienne province d'Elisabethville.

De 1969 à 1980, la situation du parc s'améliore. Peu après, des populations malveillantes s'insinuent dans les aires protégées tandis que les militaires pillent de manière éhontée. La réserve agonise-t-elle ? Les péripéties de gestion et les observations biologiques de l'Upemba attestent un âge d'or révolu.



À perte de vue, des hauts plateaux s'étirent sur le 9<sup>e</sup> degré de latitude sud. La fraîcheur du climat favorise les pâturages naturels verdoyants. La faune de steppe foisonne : voici des zèbres, des rouannes et des oribis. Les horizons se différencient des paysages fermés de la forêt katangaise, où des millions de buissons et d'arbres xérophiles, aimant la sécheresse, recouvrent les pentes. L'animal typique ? L'antilope noire. Les fonds sont recouverts par les marais du haut Lualaba, les plus vastes zones humides d'Afrique, après le Bahr-el-

Gazal. Des myriades de papyrus s'élèvent entre les îles flottantes et au bord des chenaux tortueux. La configuration du terrain se décrypte d'avion ou explorée en pirogue. Certains marais se révèlent inaccessibles aux humains, fussent-ils les meilleurs pêcheurs d'Afrique.

De 1947 à 1949, les scientifiques de la mission de Witte explorent le parc. Les chercheurs concentrent leurs activités sur les récoltes systématiques. Dans leur majorité, les publications divulguent des listes de captures. A l'exception des travaux de René Verheyen, les résultats déçoivent un peu. Les fils et petits-fils du grand ornithologue perpétuent la tradition de cet excellent zoologiste.

En 1970, nous entrevoyons l'Abu markub, le *Balaeniceps rex*. L'Upemba se caractérise comme un des fiefs de ce rare échassier. Des sitatungas et des hardes d'éléphants abondent. Le professeur Grzimek assure n'avoir jamais découvert de pareilles concentrations de ces pachydermes. En cette fin de siècle maudit pour l'écologue du Katanga, combien d'éléphants survivent dans l'Upemba ?

Les panoramas émerveillent. Les cours d'eau, en particulier la Pelenge, creusent leur lit dans des canyons encaissés. Deux stations supervisent la surveillance : Lusinga, au nord et Kayo, au sud. Elles contrôlent des régions séparées par la large et spectaculaire rivière Lufira. Jusqu'en 1940-1950, le rhinocéros noir avait trouvé son ultime refuge congolais dans le parc de l'Upemba. Un couple vit-il encore dans l'immensité de la forêt katangaise ? Rêvons...

Lors des prospections aériennes de 1970, Resy Debra et moi décelons des multitudes de points noirs sur des marais desséchés. Plusieurs milliers de grandes antilopes gambadent. Ce sont des antilopes lechwe. Deux décennies plus tard, elles furent décimées par les cruels militaires de Bukama. Ces soldats ont-ils épargné un seul ongulé ?

Les mises au point avec les conservateurs et les gardes s'étaient par des survols et safaris. Détecter un animal dans l'enchevêtrement de la forêt katangaise tient de la gageure. Les marais, océans de végétation paludicole, dissimulent des rares villages car la zone lacustre n'est pas totalement incluse dans la réserve. Des grandes colonies de pélicans se juchent sur les cimes des arbres isolés dans les marais. Leurs nids ? Totalement inabordables.

La superficie protégée se modifie à maintes reprises en raison des litiges. Les redoutables chefs coutumiers, en particulier le fameux Kabengele, profitent de la situation ambiguë pour revendiquer des droits fonciers, souvent imaginaires. Après les palabres de la période coloniale et grâce à mes repérages aériens, les limites définitives sont tracées. En 1975, malgré l'animosité de certains autochtones, projets et contre-projets aboutissent à un consensus.

A la fin de mon mandat, la superficie du parc totalise 1 200 000 hectares, augmentés de 600 000 hectares de régions annexes, l'équivalent de 65 % de la surface de la Belgique. Grâce à son inaccessibilité, la zone lacustre, mal protégée officiellement, se défend un peu d'elle-même.



Au cours d'un vol à basse altitude, nous traçons l'itinéraire d'un grand safari pédestre. La jonction complète du nord-est au sud-ouest du parc sera une première. Nous devons passer à gué la Lufira, qui scinde la réserve. Nous paniquons car des dizaines de crocodiles géants se propulsent dans la rivière. Je baptise cette expédition périlleuse « safari de l'écureuil », totem de la jeune étudiante Resy Debra qui m'accompagne. Son intérêt et sa connaissance du parc datent de son enfance. Notre équipe s'organise après plusieurs jours de préparation car les porteurs du Shaba manquent d'expérience. Mort récemment en service commandé, le conservateur en chef Makabuza se joint à nous.

Près des sources de la rivière Pelenge, les capacités broussardes de Resy sont testées. Elle fait preuve de hardiesse et prend le volant d'un camion de dix tonnes, au soulagement des Africains. Transbahutés dans la benne, les quarante porteurs clament :

« On est mieux, quand c'est mademoiselle qui fait chauffeur ». (sic).

Après le salut rituel au drapeau, Resy et moi quittons les hauts plateaux pour rejoindre à pied les deux stations de base, Lusinga et Kayo et traverser la Lufira.

L'avant-garde ouvre un corridor dans la végétation, au moyen des machettes. Resy et moi bravons les gorges de Katopila. Les rives escarpées de ce large torrent sont barricadées d'amas rocheux, dont l'escalade s'avère périlleuse car les grèves sablonneuses des mares regorgent de crocodiles. Nous les délogeons avec de grosses pierres et sautons au-dessus des sauriens qui plongent dans les eaux rapides.

La traversée de la Lufira, d'une profondeur indéterminable, réserve des embûches. Anxieux, les porteurs, qui marchent avec peine entre les roches du lit de la rivière, poussent des cris et jettent des cailloux pour effrayer les reptiles aquatiques. Resy grimace : « Quelle situation fâcheuse ! ». Les crocos auraient volontiers croqué la tendre adolescente. Le biologiste eût été plus coriace. Lors de l'interminable traversée du secteur méridional de la réserve, nous campons, chaque soir, à proximité d'une source. Notre alimentation de base ? (publicité non subsidiée) : des *Corn Flakes*. A court de provisions, nous nous battons peu civilement pour dévorer les dernières miettes qui rassasient nos estomacs creux.

Nous ébauchons la cartographie des steppes, récoltons des échantillons zoologiques et botaniques et approchons des sources thermales, au fond desquelles baignent des micro-organismes, que le professeur Capart souhaite étudier.

Resy transcrit les observations du biologiste dans un carnet. Voici la première femme blanche assez audacieuse pour se rendre dans ces lieux. En ce pays de magie, les Africains auraient volontiers appelé Resy, « fée » ou « muse », pour baptiser la future zoologiste, non... la psychothérapeute de 2001. Impérieuse, elle ordonne : « Makunkunyu, *leta may*, apporte l'eau ». *Leta*, en *kiswahili*, ou *pesa*, en *lingala*, sont les premiers termes vernaculaires assimilés par l'Européen. Tôt à l'aube, la tente est détrempée par la rosée. Makunkunyu se gonfle d'orgueil quand le patron le convoque. Fier cuistot !

L'inénarrable cuisinier Makunkunyu, détenteur de la lampe à pétrole, se distingue par sa puissance. Il porte deux grosses poules attachées, tête en bas, et relâchées à chaque étape. Elles arrivent à Kayo avant nous. Nous n'avons pas le cœur de tuer ces volatiles infatigables qui avalent les scorpions grouillant près des campements.

Notre toilette vespérale consiste en un plongeon dans l'eau limpide et pure des sources. La grande faune étant dispersée, la tente ne risque guère une bousculade par les éléphants. Par contre, scorpions, araignées et serpents nous guettent sans répit. Enfin, voilà Kayo. Des mélodées africaines remontent le moral des broussards exténués.

Resy s'en retourne à Lubumbashi. En 2001, ses enfants, Grégory, Catlyne et Sylvie-Anne deviennent, à leur tour, des étudiants sympathiques. Elle aime toujours autant la nature... du Brabant wallon : chevreuils, hérissons, écu-reuils, mésanges et sittelles.



Sur les hauts plateaux, les problèmes habituels des réserves naturelles ne causent guère de soucis. Nous construisons une piste pour avions petits porteurs. Un tourisme local, voire même international, se développe. La renaissance temporaire de l'Upemba doit un tribut à mon collaborateur André Letiexhe.

La magie noire et la sorcellerie effrayent. Dissuasives, des flèches empoisonnées rituelles dévoilent un monde parallèle, émaillé d'embûches pour le Blanc, fût-il directeur général. A cent mètres du bureau du conservateur, des pièges magiques tendent à éloigner les esprits malins.

La station de surveillance de Lusinga fonctionne grâce aux turbines placées sur un cours d'eau, à la fin des années 40. Ces machines dispensent une énergie non polluante, à un prix de revient dérisoire.

Mon pouvoir s'élève alors à l'échelle du pays, dont je gère des centaines de milliers d'hectares. Un atout du Shaba ? Sa superficie énorme. Lors des palabres ardues avec les chefs coutumiers, il m'est arrivé de suggérer la rétrocession de 100 000 hectares au bord de la rivière Lufira, contre 50 000 hectares de marais.

Peu après, une hépatite me cloue au lit à Kinshasa. Comment ai-je contracté cette affection virale ? Certainement pas lors du périple dans l'Upemba : l'eau de la Lufira est innocente. L'hygiène très déficiente d'un dentiste grec de Kinshasa, utilisant des instruments non stérilisés, doit être mise en cause. Mon collègue vulcanologue Meyer mourut d'une hépatite fulminante, transmise par une seringue souillée lors d'une vaccination. Le docteur Close, médecin personnel américain de Mobutu, me soigne. En 2001, des expatriés dans notre ancienne colonie rentrent en Belgique pour soigner une carie banale, car les traitements dentaires au Congo s'assimilent à un suicide. Jamais stérilisés, les mêmes instruments et aiguilles servent à tous les patients.



La réserve paraît sous-peuplée ; la biomasse végétale de la forêt katangaise est quasiment inexploitée par le gibier. En 1980, le conservateur Letiexhe recense, sur les hauts plateaux, 1 000 zèbres, 1 000 rouannes, 700 éléphants, 1 000 bubales, 700 antilopes noires et une multitude d'oribis. Ces chiffres, comparés à ceux du Serengeti, présentent une connotation dérisoire.

Au cours des années 80 et 90, le Parc de l'Upemba survit tant bien que mal, puis plutôt mal et enfin très mal. Les visiteurs s'en détournent. L'infrastructure routière est en ruine. Les gardes et conservateurs ne reçoivent pas leur paie pendant des mois, voire des années. Les salaires ne suffisent pas au minimum vital. Au cours de la décennie 90, Jean-Pierre d'Huart rapportera des nouvelles alarmistes.

Sans aide financière extérieure, l'Upemba risque de disparaître. Les perpétuelles revendications relatives aux terres des ancêtres inhumés reviennent sur le tapis. Malgré le courage des gardes et conservateurs, Batechi en tête, une grande partie de la réserve échappe au contrôle. Le secteur méridional semble dépourvu de tout gibier. Les Belges avaient construit des gîtes et des camps solides, pour une infrastructure centenaire. Impeccables, les maisons de 1950 ont résisté à toutes les intempéries. Le saccage logistique préoccupe moins que celui des habitats et de la faune.



J'ai vainement suggéré que le parc de l'Upemba soit officialisé comme site du *Patrimoine mondial de l'Humanité*. Regrettons ce veto, car la réserve aurait pu prétendre à des dons internationaux.

En dehors des reliquats giboyeux de l'Upemba et des Kundelungu, la faune du Katanga s'éteint. Cependant, en 2000, la situation de la grande réserve n'est guère plus médiocre que celle de certains secteurs des Virunga, en 1968, dont le sauvetage ultérieur permit la relance.

Pourquoi ne pas espérer un énième redressement du Parc de l'Upemba ? Le Congo ressuscitera un jour. Ses parcs aussi, sans doute. Un nouvel Upemba, même amputé, n'appartient pas à l'utopie.

2001. Le *Shaba* s'appelle à nouveau le *Katanga*. Grâce à Michel Hasson, administrateur d'une dynamique ONG, « Nouvelles approches », un précieux appui logistique et médical est fourni à la réserve. Le Parc de l'Upemba vit encore. L'essentiel : les gardes n'ont pas quitté leur poste. J'admire ces hommes courageux.

## Chapitre 3

### PARC NATIONAL ALBERT

#### Mes plus belles années

Voici mon préféré, le *Parc national Albert*, hélas débaptisé en *Parc des Virunga*. Explorez avec moi l'ensemble naturel le plus extraordinaire et la biodiversité la plus multiple du Congo, d'Afrique, ... de la planète. Des historiens prétendent que le Roi Albert fut réticent à donner son nom au plus beau parc national de la terre. Au fil des années, il admit que l'appellation du Roi-Chevalier apporterait un impact positif en faveur de la réserve. Pour moi et pour l'histoire, cet ensemble naturel restera toujours le Parc Albert...

A l'âge de trente ans, de 1957 à 1959, les *trois glorieuses* du zoologiste brillent de tout leur éclat. Nommé *chargé de mission permanent* et affecté au Parc Albert, au Congo belge et au Ruanda, j'exécute un terme de quarante-huit mois, sans revoir la mère patrie. Des subsides sont octroyés pour susciter une impulsion à des projets passionnants dans la savane et la forêt vierge. En 2001, les touristes se ruinent pour réaliser des safaris. Jadis, l'Etat me rétribuait pour ces activités broussardes !

En 1957, la plus grande partie de la réserve n'accueille aucun visiteur, sauf les conservateurs, les gardes et les rares braconniers. Une nouvelle fonction est créée. Mon titre ? *Mammalogiste*. Seul maître dans la nature, je n'ai de compte à rendre à personne, sauf au lointain comité de direction de Bruxelles.

Ma première reconnaissance du Parc Albert avait eu lieu en 1948, avec le professeur Hediger, savant théoricien, qui n'aimait guère observer, *de visu*, la faune sur le terrain. Nos rapports furent courtois mais distants : le jeune candidat en sciences s'inclinait devant l'éminent spécialiste. Depuis le sommet de l'escarpement de Kabasha, la plaine du lac Edouard éblouit. Hediger rédige une introduction à l'étho-écologie. L'illustre zoologiste étudie les concepts de pistes polyspécifiques, les distances de fuite du gibier, les véhicules perçus par la faune, tels des animaux. Il se lance dans des expériences bizarres. L'hippopotame brisera-t-il la barrière dressée sur une piste animalière, empruntée depuis des millénaires ? Plus que l'animal vivant, les analyses d'excréments passionnaient le professeur. Son livre a-t-il été rédigé, du moins en partie, avant son départ ? Farci de légendes, il interrogeait : « Le lion, qui rugit à l'entrée du terrier, fait-il mourir de peur le phacochère ? »

Je découvre une Afrique emplies d'embûches. Un naja se faufile dans le gîte et crache en direction d'un garde qui échappe à la cécité grâce à ses lunettes.



tes. Pendant la nuit, la peur me tord les entrailles car un cobra se love sous le lit de camp.



En 1957, après neuf années de patience et de longueur de temps, la réserve accueille, à nouveau, le zoologiste. Ce paradis sera-t-il éternel ? Dès juillet, je m'associe aux travaux du professeur François Bourlière, médecin gérontologue de l'université de Paris, qui se réfère à l'organisation sociale des animaux pour analyser les structures des populations humaines.

Le travail de terrain m'est échoué. Bourlière le synthétise en laboratoire. Ce chercheur, savant d'une acuité intellectuelle sans faille, visite le Parc Albert, en 1957 et en 1959. Les idées maîtresses des chapitres qui suivent résument la correspondance échangée, cinq années durant, entre le professeur parisien et le zoologiste de terrain. Mes rapports mensuels et notes journalières, jaunis par le temps, se présentent comme des mementos.

Ma base au Parc Albert ? La maison historique de Rutshuru, bâtie par mon oncle, Jean Fontaine, *Bwana kitoko*, commissaire de district, peu après l'époque de l'*Etat indépendant du Congo*. Habitée ensuite par Jean-Paul Harroy, futur résident général du Ruanda-Urundi, elle devint temporairement le siège de gestion du parc. Le panorama offre un enchantement perpétuel. Au loin, huit volcans se dessinent dans le ciel. Les populations environnantes manifestent une grande cordialité envers le *muzungu*, le Blanc. Le poste colonial, petite localité traditionnelle, compte un millier d'habitants. Le *mwami*, le « roi » Ndeze, et l'administrateur territorial règnent. Des vastes plantations de caféiers, au parfum envoûtant, embaument l'atmosphère.

Rutshuru devient ma résidence une semaine par mois. Les trois quarts du temps s'écoulent dans la réserve, que je prospecte à pied et sous tente, comme les colons de jadis. Des pionniers nostalgiques prétendent que les véhicules motorisés et l'arrivée des épouses ont ralenti les activités de brousse et embourgeoisé les cadres européens. Quant à moi, la nature est mon unique préoccupation. Je m'en délecte.

Les relations avec mes collègues conservateurs, Cornet d'Elzius, Donis et Micha sont harmonieuses. Les conservateurs-adjoints Baert, Bouckaert, Heine, Kint, Rousseau, et le dynamique hôtelier du *lodge* de Rwindi, Ballegeer, deviennent des amis.

De nombreuses années se profilent pour explorer la réserve. L'outil primordial est la carte approximative du parc Albert, d'une superficie de 800 000 hectares : plus du quart de la Belgique. L'aire protégée inclut tous les habitats

du continent africain, sauf le désert. De ces huit milliards de mètres carrés, aucun espace n'échappera aux investigations. La mission scientifique s'inscrit dans un des plus beaux ensembles naturels de la planète. En trois mille jours, le plus souvent à pied, la réserve va dévoiler tous ses secrets, même dans ses recoins les plus reculés. L'anéantissement de ce paradis en 2000 est alors inconcevable. Que cet ouvrage rappelle aux générations du troisième millénaire les belles années et les idéaux d'un conservateur passionné. Chaque fois que je m'introduisais dans la réserve, je croyais pénétrer dans le paradis.

Au sud du lac Edouard, la plaine de la Rwindi se présente comme la copie conforme de l'Afrique *Banania* et *Tintin*, qui se pâme devant les éléphants sous les euphorbes. La plupart des colons ont visité le camp de Rwindi, îlot précaire de civilisation au cœur de la nature sauvage. Les zoologistes calculent les structures d'âge et de sexe des troupeaux d'ongulés. Par centaines, des crânes d'hippopotames, morts de leur belle mort, sont recueillis pour analyser leur dentition.

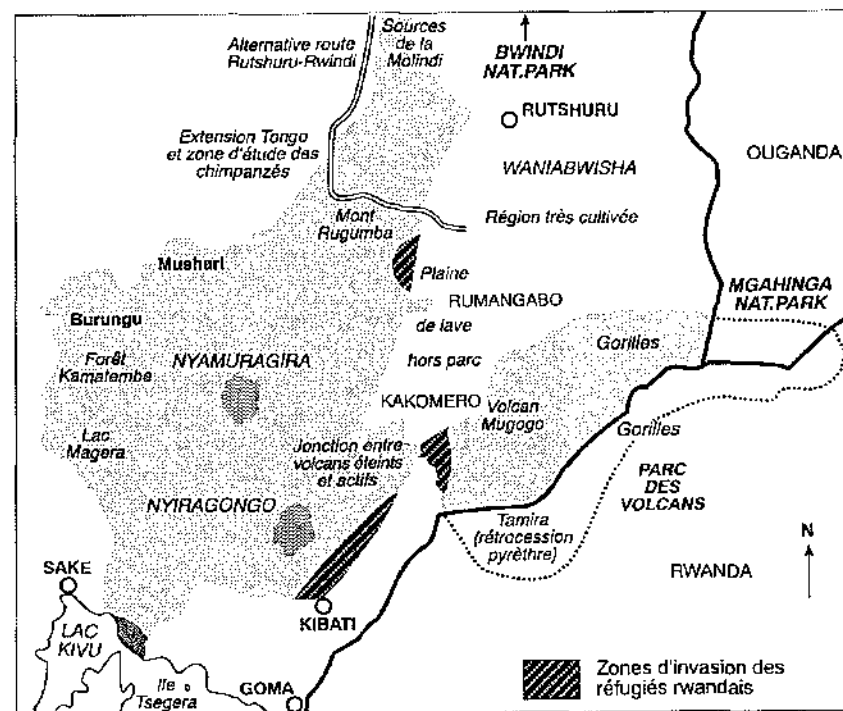
François Bourlière, Luc Hoffmann, savant suisse de renom et son épouse, le biologiste (JV) et quarante porteurs entreprennent la première expédition dans le sanctuaire des gorilles. Naïvement, nous imaginons qu'il suffira de nous introduire dans la végétation fantasmagorique des *Hagenia* pour que les mythes anthropoïdes viennent à notre rencontre. Des empreintes récentes nous convainquent qu'ils s'ébattent dans les massifs de bambous, leur nourriture préférée. Mais leur discrétion est totale : nous n'apercevons pas l'ombre d'un *ngagi*. Ce sera pour le mois prochain, l'an qui vient ou le siècle en devenir. A cette époque, je crois avoir encore toute la vie devant moi.

Lors d'une reconnaissance de la forêt équatoriale, nous passons de la savane la plus sèche à la forêt la plus humide du Congo. Bourlière regagne la grisaille d'Europe et la Faculté des sciences de Paris. La brousse se présente comme mon lieu de vie, mon biotope... pour toujours ?

La première agression de la faune envers le zoologiste ? Des myriades d'abeilles. Par bonheur, je ne suis pas allergique aux piqûres d'insectes.

J'affine des techniques de comptage de la faune. Cornet d'Elzius met au point des méthodes de recensement du gibier, le long d'axes parallèles. Bien vite, je réalise que l'animal le plus dangereux n'est ni le lion, ni l'éléphant, ni le buffle, mais le lourd hippopotame vindicatif qui fonce sur le sol, où il galope plus vite que l'homme. Dans l'eau, il bouscule les pirogues.

Octobre 1957. La mission est bien lancée : le français tombe dans les oubliettes. Nous communiquons grâce aux idiomes locaux. Nos taxidermistes congolais capturent des centaines de rongeurs, parfois hôtes vecteurs de la



Carte 3 - Partie sud du Parc Albert-Virunga

peste. De nombreuses maladies tropicales m'ont agressé, mais la peste m'a épargné. Dix hommes portent des caisses de pièges, de l'alcool et du formol. Ils camouflent les trappes, les *manteko*, près du camp. Les préparateurs africains empaillent aussi bien que les spécialistes blancs. Au nom de la sacro-sainte science, le piégeage est autorisé dans la réserve.

Voici la première escalade du volcan Nyamuragira. A cinq reprises, j'en ferai l'ascension. Dix heures de marche harassante sur des roches coupantes mènent au sommet, à 3 100 mètres d'altitude. Des solfatares et des falaises de soufre bordent la fosse centrale. Une multitude d'animaux, même des éléphants, descendent dans le cratère. Recherchent-ils des produits laxatifs ? Des caméléons, des serpents et des grenouilles m'éberlue à cette altitude. Dans cette contrée montagneuse, où domine la végétation subalpine, nous sommes transpercés jusqu'aux os par une pluie et un crachin glacial, des averses, de la grêle et un peu de neige. Le climat d'une année entière sur le Nyamuragira, au niveau de l'équateur, ressemble à celui d'une fin d'automne dans les Fagnes.

Sept heures de marche et cent kilomètres en Land Rover me ramènent au lac Edouard. Danly<sup>12</sup>, pionnier de la colonie, exhibe un cocon de protoptère, poisson étrange qui survit, hors de l'eau, durant plusieurs jours.

Peu après, je prends l'initiative de la première prospection du secteur nord. Sur le sommet du mont Bukuku, trois buffles boucanés sont victimes des braconniers, au cœur de la réserve. J'ignorais alors que j'allais être sans cesse confronté à ces crimes contre la nature. La sécheresse devient préoccupante. Trois mois plus tard, des pluies incessantes reverdissent les savanes calcinées par les feux. Jamais, je n'ai vu un animal mort de soif, au parc Albert.

A Bukavu, en décembre, un médecin m'opère en urgence d'une hernie inguinale. Même en 1957, dans un hôpital bien équipé du *Congo de papa*, une opération chirurgicale se révélait aléatoire. De plus, une bonne sœur, garde de nuit, me refuse tout calmant, en prétextant : « Souffrez, souffrez, cela fait plaisir au bon Dieu » Cette phrase me rappelle certains révérends pères qui éructaient : « Tout bonheur de l'homme fait souffrir la Providence ».

En 1957, l'ancien Costermansville est une ville heureuse, en bordure de l'idyllique lac Kivu, au climat revigorant.



<sup>12</sup> Danly, colonial illustre, construisit la prestigieuse route de l'escarpement de Kabasha, artère vitale du Congo. La plaque commémorative de cet exploit a été arrachée, dès avant la zaïrianisation.

Les sismographes sont révélateurs : le 28 décembre 1957, une violente éruption ébranle la région. Le biologiste s'empresse d'évaluer l'impact des laves sur la faune. Depuis des siècles, les manifestations volcaniques et sismiques présentent des cycles de violence dans le nord Kivu. Des coulées de lave enserrant des îlots de végétation épargnés par le feu. A l'exception du Nyragongo, en 1977, les grands animaux échappent à l'effet calcinant des laves. Instinctifs, ils fuient vers des massifs végétaux salvateurs, « arches de Noé » providentielles. Ils se calfeutrent pendant des semaines, avant de tester la lave qui refroidit. Leur survie s'organise dans ces massifs arborés, où les prédateurs et leurs proies luttent pour l'existence. Le léopard ondule sur ses pattes qui semblent ignifugées. Le félin tacheté ne craint pas les roches brûlantes, où il maraudé les antilopes et les rongeurs. Le grand corbeau démasque ses instincts de charognard. Jadis, le professeur Lebrun avait étudié la recolonisation végétale des coulées de lave. Quand la pluviosité est généreuse, la végétation repousse vite. Les villageois s'acharment à rebâtir, trop précocement, leurs huttes sur les roches volcaniques.

Les plateaux de l'est attirent mon attention. Sur les crêtes à herbes courtes, Cornet d'Elzius et moi détectons des milliers de topis, buffles et cobs. A cette époque, les savanes congolaises ne sont pas mises à feu. Les ongulés traversent la rivière Isasa pour pénétrer dans le *Queen Elizabeth national Park*, débaptisé ultérieurement *Ruwenzori national Park*. Le nouveau régime ougandais a compris que l'appellation de jadis attire les visiteurs. Les Congolais s'inspireront-ils de cette sagesse au *Parc Albert*, dénommé actuellement *Parc des Virunga* ? Le roi Albert appartient à l'histoire du Congo.

En 1956 et en 1959, le roi Léopold III et la princesse Lilian visitent le parc. Après s'être rendu à la Garamba, notre Souverain lance l'idée de création d'un nouveau gigantesque parc national en forêt équatoriale.

Début 1958, la reine Elisabeth se rend en visite officielle dans la réserve qui porte le nom de son époux. Elle veut admirer le terrain, tant à Ishango qu'à la Rwindi. Inclignons nous devant le dynamisme de cette grande dame. Très hardie, à près de 80 ans, entourée de lions, alors que les gardes s'appêtent à la protéger, elle s'exclame :

« C'est le risque qui fait le charme de la vie. Les mille sons de la nature, voici mon grand bonheur africain ».

La Reine, dont l'oreille musicale manifestait une sensibilité exquise, contribua à la réalisation des premiers enregistrements sonores d'oiseaux, au parc royal de Laeken. Avant son départ de Mutsora, Elle décora le conservateur Poncelet pour avoir sauvé un Africain de la noyade.



Fin janvier 1958, mon cousin Jacques Plisnier, agronome au Kwango, où il supervise l'exploitation de palmiers à huile, une des grandes richesses du Congo, et son épouse me font la surprise d'une visite dans mon bled perdu. Eveline, ma cousine, est la fille de l'ancien commissaire de district, *Bwana kitoko*, grand ami du roi Ndeze. Leur oncle Caprasse est commissaire de district de Goma. Depuis le début du siècle, notre famille présente une vocation coloniale évidente. Leur fils, Pierre-Denis, analyse la faune ichtyologique du lac Tanganyika tandis que leur proche, moi, j'écris ce livre congolais.

Mes cousins ont amené leurs enfants, Jean-François, Vinciane et Joëlle. Leur sœur aînée, victime du climat débilant, repose dans la terre rouge de Leverville, au sud-ouest du Congo. A tort, les métropolitains imaginent que les coloniaux coulent des jours doux et luxueux. Tous les Blancs, officiels et privés, les fonctionnaires, les colons agricoles et miniers, les commerçants, les agents de société et les missionnaires, toujours présents en 2001, travaillent avec ardeur<sup>13</sup>. Les Noirs sont cordialement traités. Il s'agit de collaborateurs appréciés et non pas d'esclaves. En 2001, interrogez les vieux Congolais. Ils clameront : «...c'était le bon temps » !

Jacques et moi, spéléologues de la première heure en Belgique, redécouvrons notre passion dans la gigantesque grotte volcanique de Djomba. Nous nous insinuons dans la cavité souterraine où mille, dix mille, peut-être cent mille énormes chauves-souris nous accueillent, nous harcèlent et bientôt nous agressent. Les glorieux explorateurs des cavernes belges prennent piteusement la fuite.

Près de la douane de Bunagana, entre le Congo et l'Ouganda, futur site de massacres ignominieux, une Land Rover s'immobilise. Un Britannique s'en extirpe et exhibe un énorme paquet de passeports, bourrés de visas. Nous reconnaissons Peter Townsend, le héros de la bataille d'Angleterre, dont les aventures affectives avec la princesse Margaret, fille de l'ancien Empereur des Indes, le roi Georges VI, ont défrayé la chronique. Townsend effectue un tour du monde. Il accueille chaleureusement dans sa Land Rover la petite Vinciane, ma cousine âgée de trois ans, puis disparaît pour traverser l'immensité de la forêt congolaise.

1958. Au départ de Kibumba, mon équipe et moi atteignons les hauts plateaux volcaniques éteints, en nous insinuant dans la forêt montagneuse, les

<sup>13</sup> Un article d'Eveline Plisnier Fontaine décrit poétiquement la vie en cette période : « Quand la brousse était paisible ».

bambous et la sylvie à *Hagenia*. La moyenne thermique annuelle de Rukumi, à 3 400 mètres d'altitude, s'élève à 5 °C. En ce « pôle sur l'équateur », le climat est passé au crible. Les préparateurs capturent un millier de rongeurs. Nous gravissons le Karissimbi, second point culminant du Congo, qui domine le Kivu de ses 4 509 mètres. Conséquence du gel fréquent, la végétation du sommet est clairsemée. La neige « tient » durant plusieurs jours. Le panorama du volcan, au sommet d'une blancheur éclatante, éblouit l'observateur. Le Karissimbi est parfois encerclé d'un curieux petit chapeau nuageux.

Originaire de la région chaude de l'Uélé, le préparateur Lengelima supporte très mal le froid et murmure : « Dieu a placé un frigo au sommet de la montagne ». Une structure métallique se discerne dans la lumière blême. En 1930, un énorme pluviomètre totalisateur, vérifié annuellement, fut érigé non loin du point culminant. Souvent constituée de neige ou de grêle, la pluviosité est minimale. Les nuages stagnent vers 3000 mètres d'altitude et bouchent la vue des reliefs escarpés.

Buffles et léopards grimpent à plus de 4 000 mètres. Plus frileux, l'éléphant se complait en dessous de 3 500 mètres. Des damans et des rongeurs vivent en permanence sur la pointe sommitale du Karissimbi. Les cadavres de deux cercopithèques gisent à même la glace. Ont-ils été happés par des oiseaux rapaces, puis relâchés ? Au sommet, un buffle mort est raidi par le gel. Le conservateur Heine confirme cette observation. Pitman, naturaliste anglais, a découvert des singes, animaux thermophiles, au sommet du Muhavura, à 4 100 mètres. Je ramasse les débris décomposés d'oiseaux. S'agit-il de migrants surpris par les gelées ? Une bécassine surgit d'une tourbière. Vertébrés à sang froid, des caméléons, que je croyais confinés dans les régions chaudes et humides, ne souffrent pas des rigueurs climatiques.

Le lac du cratère éteint du Visoke sidère par sa sauvagerie. Des antilopes céphalophes se cachent près de cette pièce d'eau, encerclée par un « jardin botanique » d'altitude. Les lobélies et séneçons géants suscitent l'admiration. Françoise Wauthier et ses enfants, Ariane et Denys, exploreront le volcan, vingt années plus tard. Ces jeunes alpinistes ont-ils découvert les traces du prospecteur de jadis ?

Nous dévalons vers la douce chaleur de la plaine du lac Edouard. Des milliers de poissons silures, prisonniers d'un bief asséché de la rivière Rutshuru, meurent asphyxiés. S'agit-il d'une incapacité de la faune à s'adapter à des facteurs létaux naturels ? Au départ de la plaine, j'escalade les falaises qui, au loin, surplombent le camp Rwindi. Une minuscule partie du parc national est drainée par des affluents du fleuve Congo et non pas du Nil. L'habitat à fougères évoque la forêt de Soignes.

Le conservateur Cornet d'Elzius et moi examinons l'étroit pédoncule qui relie le secteur sud au secteur central. Les extrémités septentrionales des coulées de lave sont circonscrites. Pour une grande partie, le débit de la basse Rutshuru provient des sources et résurgences de la rivière Molindi.



Début avril 1958, un bilan des activités s'impose. Un dixième du parc a été exploré. En huit mois, cent cinquante nuits, quarante camps ont été dressés dans la nature. A ce rythme, cinq années ne suffiront pas pour prospecter la réserve dans son entièreté.

Le Parc Albert est alors toute ma vie. Les documents illustrant l'aire protégée constituent mes seules lectures, lors des rares soirées à Rutshuru. Ma mère m'envoie les fameux journaux, sur papier transparent ultra-léger. Les événements mondiaux arrivent à ma connaissance avec trois mois de retard. Je me désintéresse de la politique belge. J'ai tort car, en coulisse, des extrémistes se réunissent pour préparer l'abandon de notre Congo. Comme la plupart des coloniaux, j'ignore ces manœuvres.

Plusieurs mois après une éruption, un garde m'alerte. Des centaines d'oiseaux seraient morts près du volcan Mugogo. Sur mon ordre, les porteurs se préparent : « *Kesho, mpagazi makumi tatou watakwenda yulu ya kilima Mugogo*. Trente hommes transporteront l'équipement au sommet du Mugogo ».

Les volcans orientaux ont la réputation d'être éteints pour l'éternité. Surprise : fin 1957, une montagne de feu jaillit dans une région, où, selon les dires des Congolais, aucune éruption n'avait agité les collines escarpées, depuis des temps immémoriaux. La lave se refroidit au pied du cône du Mugogo. Des pistes d'éléphants s'enchevêtrent. Les pachydermes lèchent-ils la lave ou la terre sous-jacente ? Sur des centaines d'hectares, des bambous morts et desséchés encerclent les roches volcaniques.

Des cadavres de mammifères et d'oiseaux sont raidis au milieu d'arbres squelettiques. Des rongeurs endogés remontent à la surface. Une odeur nauséabonde s'exhale du cimetière insolite. Ailleurs, des mouroirs naturels dégagent du CO<sub>2</sub> à haute concentration : voici les *mazuku*. Au Mugogo, un nuage toxique s'est répandu dans l'atmosphère. S'agit-il d'un dérivé sulfureux ou phosphoré ? Ces émanations restent inexplicables. Loin de moi ces lieux maudits, mortifères pour les animaux. Ma tente se dresse près de la coulée. Si un nouveau nuage toxique avait empesté l'atmosphère, je serais mort, asphyxié et bientôt fossilisé.

Une hyène montagnarde se profile dans les bruyères de Musule, à 2 700 mètres d'altitude. Non loin de la frontière du Congo et du Ruanda, j'entends enfin le grognement grave et retentissant d'un gorille.

Futur président de l'Union internationale pour la conservation de la nature, le professeur Baer, en mission au Parc Albert, débarque à Rutshuru. Ce parasitologue suisse est l'homme le plus grand – 2,15 mètres – et le plus gourmand du monde. Il m'accompagne durant quelques semaines mais me contraint d'abattre un buffle et des oiseaux pour analyser leurs parasites intestinaux. J'apprécie peu cette activité. Mon parasitologue veut même tuer une girafe à la Garamba, pour prélever ses vers intestinaux...

Près de la baie de Kamande, le biologiste helvétique interroge : « Distinguez-vous ces grosses boules noires à la surface de l'eau ? ». Des dizaines de cadavres d'hippopotames dérivent, atteints par une épidémie de charbon. Cette maladie modère, par une régulation naturelle, la prolifération des pachydermes. Trente ans plus tard, un millier d'hippopotames moururent de cette affection.

Le passage de la frontière ougandaise rappelle une certaine forme de *rideau de fer*. Les bureaucrates bornés de la douane ougandaise sont intraitables et, pire encore, stupides. Après mille péripéties, je pénètre dans le *Queen Elisabeth national Park*, qui déçoit. La réserve ougandaise semble un parc animalier plutôt qu'une aire protégée authentique. Déjà, en catimini, des zoologistes destructeurs y préparent le massacre officiel des hippopotames.

Mai 1958. Un intermède à la Garamba me réjouit. Une révélation : l'efficacité du conservateur Albert Ory, un David Niven plus vrai que nature, et de son épouse, Marie-Huguette. Le responsable de la réserve, Marc Micha<sup>14</sup>, estime que, malgré mon âge, la trentaine, je garde une mentalité de boy-scout, pour ne pas dire de gamin. Il est vrai que je suis allergique à une certaine vie de salon qui prévaut, même au fond de la brousse.

Le 1<sup>er</sup> juin 1958, j'entreprends l'exploration du massif montagneux tourmenté des Kasali. Depuis des éternités, aucun Blanc n'a fait l'ascension de ces sommets. Engagés à Rutshuru, les porteurs sont conduits en camion jusqu'à la rivière Rwindi. Dix hommes se chargent des réserves d'eau. Guidés par la boussole, nous suivons la vallée de la rivière vers l'amont.

<sup>14</sup> Marc Micha fut un excellent conservateur en chef des parcs nationaux de la Garamba et Albert. Nous lui devons une cartographie remarquable et la prospection du nord du parc Albert. A 88 ans, Micha reste une mémoire des réserves du Congo belge. Rendons lui hommage.

Chaque soir, nous montons la tente sur des terres inconnues, où les hippopotames escaladent des pentes escarpées. Nous rampons sur leurs pistes, avant de camper dans la gadoue. Les proboscidiens, eux aussi, empruntent des sentiers abrupts, tout comme les éléphants d'Hannibal, qui ont franchi les Alpes.

De nombreux chimpanzés errent dans la forêt proche du sommet. Fin juin, la brume de saison sèche se lève en quelques heures. Deux mille hectares boisés recouvrent l'ouest de la crête, tandis que le versant oriental est recouvert de buissons xérophiles. Ce phénomène s'explique par les vents gonflés d'humidité, émanations de la forêt équatoriale, qui se heurtent à l'*harmattan*.

Sur la crête, je repère un *cairn* de pierres, témoin du passage aventureux de prospecteurs, au début du siècle<sup>15</sup>. Impossible de dénombrer les éléphants qui apprécient d'ailleurs peu notre intrusion dans leurs terrains privés. Vingt ans plus tard, sévira ici un ignoble braconnage. Nos deux cents litres d'eau s'épuisent rapidement. Le lac salvateur d'altitude est à sec. L'expédition doit s'abrèger. Après dix journées de marche épuisante, l'équipe dégingole vers la plaine, par des à-pic vertigineux. En 1973, je survolerai à basse altitude ces montagnes austères, qui s'élèvent sur la diagonale de Rutshuru à Rwindi.

Un pont léger est bricolé près de Bugina. Un *tembo*, éléphant de cinq tonnes, l'inaugure : tout s'écroule. Un cob, enlaidi d'une tumeur cervicale, brouette aux abords de la Rwindi. Certains animaux s'identifient par une malformation. Nous reconnaissons *Jules testicule*, buffle alourdi d'une énorme hernie testiculaire, et *Maximilien*, éléphant porteur de défenses divergentes.



Juillet 1958. Un des plus originaux safaris de la mission démarre. Il s'agit de la première descente du très haut Nil par des Européens. Misonne, Kint et moi sommes quelque peu parasités par une jeune femme, un rien revêche, zoologiste du *British Museum*, qui s'intègre mal dans notre groupe. En plaisantant, nous murmurons : « Prenez garde. Un serpent vous tiendra compagnie dans la tente ». Le hasard se révèle notre allié. Une couleuvre rampe dans son sac de couchage. La *diva* pousse des glapissements de frayeur, mais le reptile n'est heureusement pas venimeux...

Tel un catamaran, deux pirogues sont attachées latéralement. Durant sept jours, nous nous dirigeons vers l'aval de la rivière Semliki, depuis le pont de

<sup>15</sup> Mon oncle Jean Fontaine, administrateur de Rutshuru, a réalisé les premières délimitations du futur Parc Albert, dans les années 20. Est-ce lui qui a dressé ce *cairn* ?



Watalinga, jusqu'au lac Albert, trajet rendu dangereux par les nombreux rapides et chutes et aussi par les crocodiles et hippopotames. Cette fois, un fusil *Mausser* ne me quitte pas. L'équipe et mon cuisinier Timva apprécient peu les bousculades de la rivière. Près du confluent de la Puemba, des indigènes rient et chantent. Ces aborigènes, qui n'ont jamais vu des Blancs, sabotent notre enquête sur le braconnage : voici des dangereux massacreurs.

La Sinda, vallée érodée, se présente comme un des sites les plus spectaculaires du Congo. Des pyramides coiffées et des canyons escarpés se dressent sur des centaines d'hectares.

Misonne entrevoit un chat doré, félin rarissime. L'ascension des pointes naturelles nous achemine vers un biotope inexploré. Jean de Heinzelin<sup>16</sup>, géologue pionnier, s'est voué à l'étude des *kaisobeds* de ce gisement paléontologique. Une faune sauvage dense peuple ces étendues de nature vierge. Qui se serait aventuré alors dans ce bout du monde, pour détruire le paradis virginal ?

Radio brousse, le tam-tam, ameuté la population car un nouveau volcan fait éruption non loin de Rutshuru. Après huit heures de camion et dix heures de marche, nous abordons le superbe cône de laves en fusion. La terre gronde et s'éventre sur des centaines de mètres. Elle vomit sa lave, qui se disperse en coulées, et engendre une montagne de scories. Les lieux s'enfouissent dans une végétation fermée, sans aucune visibilité. Nous nous orientons grâce au bruit des entrailles terrestres. Meyer, Rousseau et moi découvrons le *Kitsimbani*, volcan qui surgit à l'improviste. Nous campons sur un emplacement qui, deux jours plus tard, sera englouti sous la lave. Des scories brûlantes nous bombardent. Le soir, une pierre de feu abat un engoulement attiré par la lumière, tandis que des chauves-souris survolent le cratère. Les lueurs jettent leurs rayons éblouissants à des dizaines de kilomètres. Mus par leur instinct, les grands mammifères ont pris la fuite avant l'éruption.

La coulée de lave dévalera-t-elle jusqu'à la rivière Rutshuru, pour se figer en un barrage sur le haut Nil, entraînant d'inquiétants bouleversements écologiques ? Six semaines plus tard, le fleuve de feu s'immobilise. Des cendres noires tapissent la région. Les gardes redoutent ces éruptions imprévisibles. Près de quarante ans plus tard, le Nyamulagira vomira sa lave incandescente à proximité des réfugiés rwandais.

Harold Coolidge, membre américain de la *Commission* de l'Institut, visite le parc Albert. Dans sa jeunesse, ce zoologiste a décrit le gorille de montagne.

<sup>16</sup> Jean de Heinzelin, scientifique de réputation mondiale, décède le 3 novembre 1999 âgé de 78 ans. Quelques jours avant sa mort, il analysait encore des collections à l'Institut.

Il espère observer ces anthropoïdes dans leur milieu naturel. A cet effet, il conquiert, avec l'auteur, le sommet du volcan éteint Gahinga. En vain. Déjà, il s'inquiète : le vingtième siècle verra-t-il à la fois la découverte et la disparition du grand singe ? Il s'extasie devant un accouplement d'éléphants. En cercle de voyeurs, les congénères assistent aux ébats et écoutent les barrissements retentissants de l'orgasme.

Je recense 1 525 hippopotames dans le lac Edouard, entre la frontière ougandaise et l'embouchure de la Rutshuru. Le dos d'un *kiboko* se présente comme un reposoir bienvenu pour les oiseaux. Des sternes, oedicnèmes et vanneaux s'ajoutent à la liste publiée par Verheyen. Trois martins-pêcheurs perchent sur le dos d'un pachyderme. Sur cette embarcation vivante, des bergeronnettes, des cormorans et des tortues entretiennent des relations de bon voisinage avec l'hippopotame. Misonne désire étudier un rat étrange, le *Zelotomys*, illico capturé par mes préparateurs.



*Parenthèses non écologiques.* Au cours de ces quinze mois en brousse, l'Europe s'estompe peu à peu de ma mémoire. Les affectueuses lettres de ma mère renouent des liens avec la civilisation. La Belgique, qui a mis sur pied l'Exposition universelle de 1958, accorde un bref congé aux coloniaux. Je me retrouve ainsi étranger dans mon propre pays mais trouve le temps de me fiancer avec une séduisante blonde aux yeux bleus, danseuse classique et alpiniste. De retour au Congo j'atteins le dernier campement routier d'une piste, à partir duquel je m'aventurerai à pied sur les pentes du mont Tsiaberimu. Le soir, j'écris des lettres confirmant officiellement la venue de la jeune femme en Afrique... mais ma lampe Colman s'éteint ; je ne termine pas mon courrier... qui ne partira jamais. La «bergeronnette» ne viendra pas me rejoindre.

Six ans plus tard, le célibataire entreprend une nouvelle expérience affective avec une jeune et ravissante journaliste, très dynamique. Toutes deux ont, sans doute, songé : « A quoi et surtout à qui ai-je échappé ? ». Mais pourquoi s'intéressaient-elles si peu à la nature ?...



Octobre 1958. Le retour au Parc Albert sera-t-il définitif ? Plus de trois années consécutives vont s'écouler sans revoir l'Europe. Les missionnaires se vouaient à leur œuvre religieuse pendant quinze ans sans interruption. Des expatriés d'aujourd'hui se rendent à Kinshasa pour une semaine, voire deux jours. Fin 1958, les horreurs futures sont inimaginables. Tout à ma tâche, je suis étranger aux mentalités nouvelles. Il s'agit en réalité de la dernière belle année et je l'ignorais.



Tsiaberimu. Existe-t-il un nom à résonance plus africaine ? Cette montagne de 3 100 mètres surplombe le lac Edouard. Nous campons au milieu des bambous et bruyères arborescentes. Le sommet du massif abrite quelques gorilles. Jadis, au cours de son unique séjour en Afrique, le zoologiste Frechkop, qui veut attester leur présence sur la crête Congo-Nil, abat un vieux mâle : telle était la pitoyable mentalité des naturalistes d'antan, qui photographiaient fièrement leur sinistre exploit. Depuis le sommet du Tsiaberimu, la descente vers le lac se révèle une prouesse, à cause du relief tourmenté et des dénivellations abruptes. Des cultivateurs lorgnent ces terres fertiles. J'échafaude un camp de fortune dans un... champ de petits pois. Tout comme les haricots, ces légumineuses nourrissent les populations d'altitude. Enfin, le lac. Avec délice, je plonge dans une eau à 28 °C. Deux jours auparavant, je frissonnais sur le sommet de la montagne. La vue lointaine des glaciers du Ruwenzori et des volcans m'éblouit. La lave du Nyragongo éclaire la nuit d'une lueur rougeoyante, perceptible à plus de 150 kilomètres. Le début du monde ?



L'un des objectifs du naturaliste est l'analyse de l'évolution végétale, en l'absence de l'impact des herbivores. A cet effet, il agence, dans la savane, des quadrats délimités par des poteaux et joints par des fils de fer barbelés. Nous érigeons des tiges de fer, des blocs de béton et enfin du béton armé. Ces obstacles sont des fûts de paille pour les éléphants qui saccagent le tout. Quarante ans plus tard, ces poteaux, arrachés, hérissent encore la steppe de Nyamushengero.

Un soir de novembre 1958, lors de la remontée de la rivière Lula, l'obscurité et la pluie m'immobilisent. Sans aucun équipement, un bivouac inconfortable est aménagé sur fond des huées hostiles de babouins furieux. Me voici prisonnier sur le territoire des singes !

Les immensités boisées du nord de la réserve naturelle me restent encore inconnues. En juillet, calfeutré dans la pirogue, je n'avais pu m'infiltrer jusqu'au fin fond de la sylvie. Début 1959, j'explore le cours inférieur de la rivière Butahu, affluent de la Semliki, le haut Nil. Déambuler dans la sylvie vierge primaire, avec une caravane de vingt-cinq porteurs, ne s'apparentait pas à une performance. Nous nous engageons dans la forêt cathédrale qui domine un discret sous-bois.

Crapahuter dans le cours rocheux des rivières nous rafraîchit. Prudence : leur débit peut se décupler en quelques minutes. Là-haut, sur le Ruwenzori, les tornades se révèlent violentes. Plusieurs éléphants, qui erraient près des sommets, sont mortellement balayés par la tempête, puis charriés par les eaux en furie de la rivière Talya. Déchiquetés, les cadavres roulent jusqu'à Mutwanga, au pied du massif.

La cime des arbres et les brumes permanentes masquent le Ruwenzori. Un bruit sourd et fracassant s'amplifie : les chutes du haut Nil trouent la forêt vierge. Ces cascades, hautes de dizaines de mètres, dissuadent la remontée des crocodiles vers le lac Edouard. La froidure de la rivière Butahu tranche avec la douceur apaisante de la Semliki. Cette large rivière entrave le passage des okapis et gorilles. Des antilopes guibs creusent des terriers dans les berges. Ces petits ongulés « souterrains » recherchent-ils des sels minéraux ?

Entre Kikenge et Mwenda, minuscules villages sans liens avec la civilisation, nous traversons un pédoncule d'une biodiversité exceptionnelle. Je récolte des échantillons de sol, à des fins d'analyses pédologiques. Toutes les transitions végétales s'échelonnent entre la forêt équatoriale et les glaciers. Une pareille succession altitudinale, au niveau de l'équateur, s'observe seulement au Parc Albert. Nous pataugeons dans la rivière Tungula. Sur une courte distance, le torrent dévale de trois mille mètres. Cette vallée fut un piège pour les alpinistes de la mission belge pionnière. Pierre Solvay et d'autres montagnards robustes ont « déescaladé » le Ruwenzori par cette voie inconnue, en risquant la mort.

Au pied des montagnes de la Lunc, le merveilleux hôtel de Mutwanga se présente, telle une douce oasis. Lors de la rébellion, le propriétaire, Paul Ingels, déclare : « J'ai bâti cette maison de mes mains. S'ils<sup>17</sup> osent m'expulser, ils me passeront sur le corps ». Il fut sauvagement assassiné. Sa dépouille n'a jamais été retrouvée<sup>18</sup>.

En route vers Ishango<sup>19</sup>. Non loin du parc, la culture du coton et de la papaye se développe dans les savanes. La papaine fait l'objet d'un commerce important grâce à ses vertus thérapeutiques.

Les hippopotames se bousculent dans la Semliki et la Lubyia. Les rives du lac sont brunies par des tonnes d'excréments refoulés sur l'estran. Ces plages présentent des analogies avec les grèves méditerranéennes, où s'échouent les algues posidonies. Un hippopotame met bas ; le placenta reste accroché, pendant de longues heures, à l'orifice naturel de la mère. Affaiblie, la parturiente se nourrit de cet aliment riche en éléments vitaux.

<sup>17</sup> Les soldats mutins, évidemment.

<sup>18</sup> 2000. Jacques Ingels, fils du défunt Paul Ingels, disparu en 1964, dirige encore des plantations, près de la rivière Lunc. Il s'agit d'un des ultimes Belges œuvrant dans le nord Kivu.

<sup>19</sup> C'est non loin d'Ishango, déversoir du lac Edouard dans la Semliki, le haut Nil, que mon collègue paléontologiste Jean de Heinzelin découvrit le fameux « os d'Ishango » conservé à l'Institut des Sciences naturelles. Cet ossement est décoré de traits gravés sur trois de ses faces. Il s'agit de suites précises de nombres premiers, dont les sommes font penser à des systèmes de numérotation sexagésimaux et décimaux. L'objet, qui date de 20 000 ans, constitue le premier témoignage mathématique de la civilisation.

Le conservateur-adjoint Heine, botaniste érudit, et son épouse Micheline m'invitent à fêter Noël 1958, à Rwindi, îlot habité au cœur de la nature authentique et ses milliers d'animaux sauvages. Le cœur en berne, j'apprends le décès de Maurice Heine, le jour même où je rédige ce texte.

Xenia Lamarche, infirmière belge installée à Rutshuru, apporte son assistance, lors de l'accouchement des femmes des gardes. Longue brune, de type slave méridional, racée et très belle, elle adopte un enfant congolais, Dominique, plus tard naturalisé belge. Sa destinée normale aurait été celle d'un cantonnier, tout comme ses aïeux et ses frères.

Il entreprit des études d'ingénieur et s'éleva ainsi dans l'échelon social. Xenia m'accompagne souvent en safari ; elle parle *kiswahili* mieux qu'un Africain. Dominique a le courage de faire vingt mois de service militaire dans notre pays. Voici un Belge authentique.

En janvier 1959, j'ignore encore que le Congo va sombrer dans l'anarchie.

## Chapitre 4

### CONFLITS A L'HORIZON

#### La science reste ma priorité

Janvier 1959. Les émeutes de Léopoldville s'affirment comme les prémices de la fin d'un monde. Au Kivu, la vie continue sans heurts. Le biologiste poursuit ses recherches car il croit que l'éternité est devant lui.

L'exploration du nord du massif du Ruwenzori. Une première ? Les monts de la Lune culminent à 5 000 mètres. La dénivellation entre le village, au nom peu africain de Njadot, et les hauts sommets neigeux dépasse 4 000 mètres.

Robustes montagnards, les porteurs dorment sur le sol, enveloppés d'une couverture détrempée. En remontant la vallée de la Ruanoli, nous entendons les oiseaux « stukas », des colombes qui, tous les matins, s'envolent vers les glaciers. Le soir, ils dévalent en un piqué étourdissant. Chaque jour, nous nous élevons de mille mètres vers le ciel, à Kalindere, à Kaswui et au lac de la Lune. Nous traversons des étendues de bambous à perte de vue, avant de nous égarer dans une couche de brumes hostiles. La végétation irréelle de la zone afro-alpine nous plonge dans un monde surréaliste. Tôt à l'aube, la clarté éblouit. Les glaciers resplendissent. Durant la journée, des nuages opaques englobent la montagne. Pas un jour sur mille, le Ruwenzori ne se dégage à la méridienne.

La nuit, le mercure descend jusqu'à 4°C, près du lac quasiment glacial. Avec convoitise, je contemple le pied du massif montagneux, où la rivière Semliki serpente dans un climat doux et tiède. Sur les crêtes, à 3 750 mètres, les innombrables piétincements d'hylochères montrent l'altitude maximale à laquelle grimpent ces cochons de forêt. Les damans, fausses marmottes, et leurs prédateurs, les léopards, abondent au-dessus de 4 200 mètres<sup>20</sup>. Lors de la pleine lune, les vocalises s'amplifient au crépuscule et vont *crescendo*. Jusqu'à 4 600 mètres, le rongeur trapu *Otomys* creuse le sol gelé.

Par les hauts sommets glacés, je tente de réaliser la jonction des sources de la Ruanoli et de la Butahu. En vain. Seul, Jean de Heinzelin a réussi cette prouesse. Des cadavres desséchés de cigognes d'Abdim et d'hirondelles

<sup>20</sup> Jusqu'en 1970, la faune abondait sur les flancs nord du Ruwenzori. Dès la huitième décennie du siècle, son élimination débute. Encadrés par les pères Célis et Lejeune de Butembo, des entomologistes congolais constatent la disparition presque totale des mammifères : les braconniers s'en donnent à cœur joie. En 2001, ce précieux secteur, jamais patrouillé et repaire de rebelles, a-t-il perdu sa grande faune de jadis ?

d'Europe gisent sur le sol gelé : ces oiseaux ont survolé les cols de haute altitude. Morte, une chauve-souris frugivore se décompose. Insensibles au froid, des canards glissent harmonieusement sur les plans d'eau épargnés par le gel.

Les glaciers s'élèvent devant nous. Pour les Congolais, la neige n'est autre qu'une pierre blanche. Les autochtones ne s'aventurent jamais ici. Pragmatiques, ils ne songent qu'à l'alimentation et clament : « Que pourrions-nous chasser ? » Pour eux, manger est la motivation primordiale. Pourquoi les Blancs s'entêtent-ils à gravir ces pentes verglacées et engagent-ils des porteurs de montagne ? Pourquoi le zoologiste piège-t-il des rats près de la neige, alors que les rongeurs grouillent dans les cultures de Rutshuru ?

Incrédules, les autochtones s'aperçoivent que des Européens dépensent une fortune pour fouler les sommets et redescendent aussi vite, après avoir photographié le paysage. Les Blancs deviennent-ils fous ?

Les conditions atmosphériques empirent. Voici la pluie, la neige et le crachin d'un hiver belge. Comme une éponge, ma tente absorbe l'eau. En moins de vingt-quatre heures, je dévale dans la plaine, où la chaleur me décontracte. Dix mille cheiroptères *Molossidae* parasitent les gîtes d'Ishango. Le conservateur tente d'extraire les chauves-souris des combles car leur odeur tenace est suffocante. Le toit vient de s'effondrer sous la masse de leurs excréments. Un visiteur en mourut. Un buffle blesse le fidèle gardien du gîte, Nzanzu. Plus tard, il fut torturé par les rebelles. La renommée de cet homme courageux s'étend à tout le Kivu.

En 1959, la prospection des plaines méridionales du lac Edouard affiche sa priorité. Ces safaris prennent des allures presque romantiques. Je descends le cours de la Rutshuru, en suivant ses innombrables méandres. 2 240 hippopotames sont dénombrés entre May ya moto et le delta. Les biomasses les plus élevées des mammifères amphibies d'eau douce de la planète s'accumulent ici. Mille pièges<sup>21</sup> fonctionnent près de Rutshuru. Le rongeur le plus commun, dénommé *Lophuromys*, se nourrit exclusivement d'insectes.

En Ouganda, les autorités de la réserve pratiquent le *cropping*, l'abattage officiel des hippopotames. Dix mille pachydermes se voient sacrifiés. Le Congo met son veto à ces massacres. Le nombre élevé d'hippos est en rapport avec les ressources piscicoles du lac Edouard et ses affluents. Les pêcheurs de Vitshumbi et Kiavinonge ne molestent pas les *kiboko* qui trottaient, de jour comme de nuit, entre leurs huttes. Le lac fait l'objet d'une activité halieutique

<sup>21</sup> Le piégeage des petits animaux – essentiellement les rongeurs – est autorisé à des fins scientifiques.

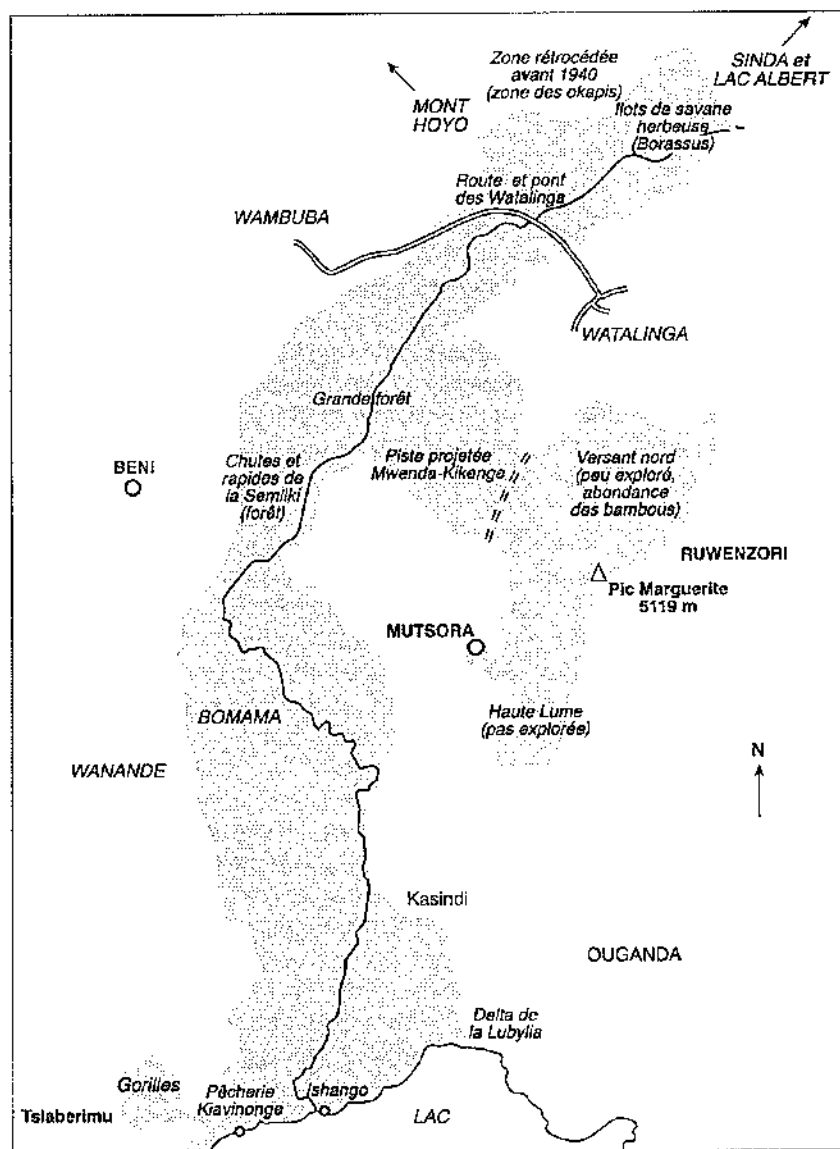
fébrile, présageant l'anarchie de la fin du siècle. Les pêcheurs industriels, traditionnels et irréguliers, tant congolais qu'ougandais, écument les eaux lacustres, même dans les frayères. Dans un proche avenir, le lac Edouard ne sera plus la manne d'antan.

En mai 1959, non loin de l'embouchure de la rivière Lunyasenge, nous explorons la forêt de Muyirimbo, unique sylve humide en bordure du lac Edouard. Chimpanzés, hylochères et éléphants étonnent par leur abondance. Nos prospecteurs ramassent des poteries éparpillées dans la savane. Jadis, des autochtones peuplèrent les plaines. Nous repérons des alignements de fosses destinées au piégeage, qui témoignent d'une activité cynégétique ancienne. Quelques squelettes humains n'ont pas été inhumés. Nous trouvons des ossements de pasteurs, de chasseurs et parfois de cultivateurs. Dès avant la création du parc national, de leur propre gré, les autochtones avaient évacué les plaines. En effet, la trypanosomiase, maladie du sommeil, engendrait l'insalubrité de ces habitats.

Fin mai, je m'évanouis dans la nature pour m'attaquer à un safari ardu en forêt équatoriale, sur la rive gauche de la moyenne Semliki. Au départ de l'enclave des Watalinga, loin de la piste carrossable, les porteurs de l'équipement et moi itinérons à pied, durant plusieurs semaines. Un axe routier récent a été tracé par les Belges, constructeurs invétérés. Cette saignée, peu écologique, avait heurté le roi Léopold III, lors de sa visite.

Des appellations traditionnelles prouvent une occupation humaine ancienne. Des cultures abandonnées d'agrumes parsèment la forêt. Quelle était la priorité, quand l'administration bâtissait un village en brousse ? D'abord planter des citronniers et, ensuite, construire des cachots. Nous comportons-nous en colonisateurs sadiques ? Certes non, car les Congolais voulaient ces prisons. Au moins, affirmaient-ils, les assassins ne seront pas torturés par les frères des victimes.

J'entrevois un chevrotain aquatique, antilope parfois carnivore. Je procède à l'engagement de sept pygmées, en fait, une trentaine, car ils sont accompagnés par leurs femmes et leurs enfants. Depuis des temps immémoriaux, cette faune humaine s'intègre à l'habitat. Ils grimpent aux arbres comme des singes et absorbent toute matière animale en guise d'aliment, y compris des escargots et des crapauds. Extrêmement gourmands, ils sombrent dans la beuverie. Leur drogue : l'alcool de banane. Ils dorment à la belle étoile car la pluie ne les importune nullement. Dialoguer avec un pygmée aboutit à une impasse. Ils me dégotent en vitesse de nombreux mammifères pour les collections scientifiques. Arcs, flèches, filets traditionnels, nasses et cordes composent leurs techniques ancestrales de survie. Sans son chien, le redoutable *basendji* qui n'aboie jamais, le pygmée perd son aptitude à la chasse.



Carte 4 - Partie nord du Parc Albert-Virunga

En milieu forestier, la grande faune se disperse. Sous le couvert arboré, éléphants et buffles se dérobent à la vue. Sauf des singes et des écureuils, il arrive qu'aucun animal ne s'exhibe sous la haute sylve, durant une journée entière de marche. Les abords de la rivière Atonza, bordée d'une superbe forêt primaire, malheureusement non incluse dans le parc national, font l'objet d'une prospection. Nous récoltons des rongeurs inconnus de la science. Ma tente se dresse au pied d'un arbre de neuf mètres de circonférence, égale aux bras tendus de six hommes. Des traces récentes d'okapis dans la forêt de l'Abia-Abatupi démontrent l'existence de cet ongulé dans un site nouveau.

A l'exception des pygmées, personne ne s'est fourvoyé en ces lieux reculés. Dans ma tente, à la tombée de la nuit, je médite. Aucun Blanc n'a jamais vu cette sylve. Dans un siècle, cette forêt préservera encore sa virginité. Me voici loin de l'*Homo campans proliferans* d'Europe. Seul, je savoure mon bonheur. Quarante ans plus tard, je m'interroge : « D'où provenait cette énergie pour mes activités ininterrompues et ces marches harassantes, sans le moindre repos, ni répit ? ». En 2001, la nostalgie pour mon dynamisme de 1959 m'étreint.

L'ascension des volcans annexes du Nyragongo contraste avec le safari forestier. Nous entreprenons la reconnaissance du cratère Miaga, en empruntant des pistes d'éléphants incrustées sur des laves récentes. Comment ces pachydermes s'accrochent-ils à ces roches cahotiques, sans esquinter leurs pattes ? Des traces d'hyènes sur les coulées de lave éberlument. A 3 300 mètres, nous haletons. Une pluie battante asperge les volcans mais l'eau s'infiltrer tout de suite dans le sol. Je tente de conquérir le sommet du Nyragongo par une voie septentrionale. Le grondement du lac de lave, masqué par la brume et le crachin, bourdonne à mes oreilles. Plusieurs paliers se succèdent sur les flancs. Leur descente, osée par des vulcanologues, s'est avérée emplie d'embûches. Au sommet de la caldera, le froid, le crachin, le brouillard et la neige assomment l'équipe. Pendant une tornade, je deviens un paratonnerre vivant, avec mon fusil braqué vers le ciel. Alors que j'aborde le feu de la terre, la foudre du ciel va-t-elle m'électrocuter ? Une secousse me terrorise mais je suis indemne. Sous les averses glacées, je me fraye un passage à travers une végétation dense, grâce aux machettes des porteurs. L'odeur de soufre, mélangée à la senteur de la végétation subalpine, grise mon odorat.

Redescendu dans la plaine au climat de miel, je me précipite pour examiner les quadrats d'isolement en béton armé. Les éléphants les ont tous renversés. L'écologue creuse alors des fossés profonds pour délimiter quelques ares de savane, hors de portée des pachydermes. Cette technique ne produit pas l'effet escompté.

Lors d'un voyage à Bukavu, j'ébauche les limites du futur Parc du *Kahuzi-Biega*, qui sera officialisé quinze ans plus tard. La nouvelle route de Bukavu

à Kisangani attire les populations défricheuses. De nombreux passages du film du roi Léopold III, *les Seigneurs de la Forêt*, sont tournés dans cette région.



Juin 1959. Depuis deux années, je cours la brousse au service de la recherche scientifique. Les fiancées ont disparu de mon univers. L'avenir présage des heures sombres ; l'urgence pousse à un travail accéléré. Durant ce mois, je ne passe qu'une seule journée à Rutshuru.

Notre équipe remonte la vallée de la Semliki, depuis le pont de vieux Beni jusqu'à Ishango. Presque désertées par le gibier, des savanes sont drainées par les affluents, dont les sources émergent près de la crête Congo Nil. La plaine est surplombée par les villages des cultivateurs *Bachu*, braconniers impénitents. Les chutes de Bomama ébahissent. Dans un tohu-bohu indescriptible, toute l'eau de la Semliki s'écoule entre deux murailles rocheuses abruptes. Des hardes d'éléphants pataugent dans les marécages, qui bordent les rivières Lume, Hulule et Talya. Trente ans plus tard, ces pachydermes sédentaires n'auront pas quitté les lieux. Lors des rebellions et des envahissements du parc, tous ne seront pas exterminés. Entre Karurume et Ishango, nous recensons 2 835 hippopotames. Un buffle blessé me charge. Terrorisé mais indemne, j'en sors. A nouveau, la *baraka* ?

Le 15 juin, nous réalisons une seconde ascension du Ruwenzori par la voie de la Butahu qui présente un caractère moins pionnier. Les porteurs des montagnes de la Lune, les *Wanande*, nous escortent depuis Mutwanga. Une résistance à toute épreuve caractérise ces professionnels durs et exigeants, au caractère impétueux. La piste, qui se raidit progressivement près des gîtes de Kiandolire, Kalonge, Mahangu et Kiondo, est de plus en plus escarpée. Des poêles à mazout équipent des huttes délabrées, chauffées pendant la nuit. Le saccage de la végétation par les randonneurs connaît donc une limitation ; il n'est plus question d'arracher des branches pour les brûler. Une priorité pour les montagnards : des porteurs de jerrycans remplis de combustible.

Tôt à l'aube, à Kiondo, au niveau de l'équateur, je relève 8 degrés sous zéro. Avant de nous insinuer dans la zone alpine et de découvrir les lobélies, les séneçons et l'oiseau de montagne le plus coloré d'Afrique, un nectarin, nous avons gravi trois mille mètres en forêt de montagne, dans les bambous et les bruyères arborescentes, garnies de leurs barbes de lichens, les *Usnea*.

Vers 3 900 mètres, les nuages s'alourdissent en une chape semblant infranchissable. Un peu plus haut, la végétation alpine s'épanouit au soleil. La luminosité éblouit : gare aux puissants rayons ultraviolets. Nous longeons le

*camp des bouteilles*. Jadis, chaque alpiniste pionnier y déposait une bouteille marquée de son nom.

Après quelques centaines de mètres d'une avancée pénible, nous abordons les rives du lac Blanc, gelé une partie de l'année. Nous franchissons des passages périlleux avant d'atteindre la moraine, au pied des glaciers. Depuis quelques années, les langues de glace régressent ; un discret réchauffement de la planète était déjà perceptible.

Craintive, la faune semble braconnée par les Ougandais. Au-delà de 4 000 mètres d'altitude, nous pénétrons dans le domaine réservé aux alpinistes chevronnés. Nous nous introduisons dans un univers minéral, embelli de quelques graminées sur les flancs ensoleillés des sommets.

Essoufflé, je ressens les symptômes du mal des montagnes sur les pentes sommitales.

Au milieu du siècle, les montagnes de la Lune ne souffrent pas encore de la pollution. Le Ruwenzori forme un château d'eau naturel qui recèle une réserve sacrée pour... la ville du Caire. Les Egyptiens en sont-ils conscients ? Les Congolais ignorent que la Semliki deviendra le Nil et se jettera dans la Méditerranée, après sa traversée du désert. Comment expliquer aux Africains du centre du continent la signification du terme *mer* ? Je leur déclare : « Imaginez un lac gigantesque dont la rive opposée, invisible, est atteinte après plusieurs jours de navigation... en pirogue ».

Au nord des volcans, le lac Magera se perd dans la brume. A 2 200 mètres d'altitude, plusieurs hippopotames s'immergent dans un marais profond, habitat inhabituel. Au bord de l'étang montagnard, la température nocturne descend jusqu'au point de gelée. Spectacle excentrique, un pachyderme équatorial nage dans une eau presque glaciale. Par un froid extrême, une antilope patauge dans un marécage de haute altitude.



Fin juillet 1959, François Bourlière se rend chez son collaborateur, isolé en brousse depuis sept cents jours. Nous inspectons, en jeep, les principaux secteurs. Ai-je exaspéré le grand professeur, en l'obligeant à des expéditions pédestres, tant j'étais impatient de lui dévoiler des savanes inconnues ? J'explique au futur président de l'Union pour la conservation que le parc bénéficie d'un cours sursis. Les autorités internationales sont alertées par Bourlière. Durant les soirées, nous rédigeons notre ouvrage commun, traitant de l'écologie du Parc Albert. Près d'un demi-siècle plus tard, ce livre sert encore de référence aux chercheurs.



Nous visitons le *Murchison falls national Park*, en Ouganda. Dans un fracas tonitruant, le Victoria Nile se précipite entre des falaises escarpées. Des centaines de crocodiles se prélassent sur les plages ensoleillées, en aval des chutes. Une girafe mélancolique, un rhinocéros noir et des hardes d'éléphants réconfortent le zoologiste.

Bourlière se perd dans le tumulte trépidant de Paris. Exilé volontaire au Congo, ma vie exaltante se prolonge au fond de la brousse.



Une rumeur se propage. Des centaines d'animaux sauvages seraient morts, asphyxiés par des gaz toxiques. Nous escaladons le mont Muvo et découvrons ses fosses délétères, puis dégringolons vers la rivière Molindi. Les sources cristallines jaillissent à quelques pas des cimetières naturels, les *mazuku*. De nombreuses chambres à gaz apparaissent aussi près de Kamikoni, à quinze kilomètres de Rutshuru.

Octobre 1959. Sur l'équateur, les saisons européennes ne sont qu'un souvenir. Arrive le major Hubert, ancien conservateur illustre de la Rwindi, réputé chez tous les coloniaux d'avant-guerre. Cet homme, d'allure *british*, tient à analyser l'évolution des habitats de la réserve naturelle.

Le livre d'Hubert ? Ma bible. Le major est effaré à la vue de la déforestation, conséquence de la prolifération des éléphants. Le regard du vieux militaire s'imprègne d'une profonde nostalgie, car il ne peut marcher à mes côtés, au fond de la brousse. Le conservateur d'avant 1940 aurait aimé revivre un safari à l'ancienne. Mais il a plus de soixante ans : l'expédition serait trop éprouvante. Quatre décennies plus tard, une tristesse semblable me perturbe. L'âge venant, mes jeunes collègues reprennent les rênes, tout en rejetant l'inconfort de la tente. A 65 ans passés, j'ai encore burliné à pied et campé, seul, au fond de la savane.

L'équipe atteint l'embouchure de la Rwindi. Plusieurs porteurs, qui croient mesurer deux mètres, comme le patron, traversent un gué : de justesse, ils échappent à la noyade. Une partie de l'équipement s'engloutit dans l'eau. Adieu, lampes, tente et ravitaillement.

Depuis plus d'une année, non loin du gîte de Rutshuru, un naja est lové, immobile, ressemblant à une branche d'arbre. Une énorme vipère cornue, en semi-captivité, ne reçoit aucune nourriture durant quinze mois mais des rats casent leur nid et leurs jeunes sur le dos du reptile. Un chacal, alimenté exclusivement de papayes, m'adopte. Une antilope harnachée gambade dans mon *jardin extraordinaire*, tandis qu'un colobe prend possession de la cime d'un arbre, à trois mètres de la vieille maison.

Novembre 1959. La brousse, la brousse, la brousse... Le sud du parc, en bordure du lac Kivu, n'échappe pas aux investigations. Des babouins et des antilopes guibs restent les témoins d'une faune autrefois abondante. Depuis des années, les éléphants et les hippopotames ont déserté les rives lacustres. Après une prospection des laves du volcan Rumoka et des *mazuku* de Mugunga, je parle durement avec des autochtones au sujet des limites de la réserve et des rétrocessions éventuelles. Il faut accoster sur l'île Tsegera. Cinq piroguiers, plus rétifs à diriger que cinquante porteurs, manifestent leur animosité. Les rongeurs, qui pullulent dans cet îlot volcanique déboisé, ont-ils accédé ici en nageant ou furent-ils transportés dans l'équipement des pêcheurs ?

Un coup de semonce alerte : l'hostilité de la population envers les Blancs. La ville de Goma n'est pas loin. En 1994, la région proche de Mugunga subira l'invasion de cent mille réfugiés rwandais, ce qui causera un déséquilibre écologique sans précédent.

Durant la seconde moitié de novembre 1959, je prends la tête d'un safari original. Nous relient les secteurs centre et nord du parc, en rasant les rives rocheuses occidentales du lac Edouard. Pourquoi les antilopes topis évitent-elles le nord de la réserve ? Le passage de la faune est-il impossible ? Les habitats ripicoles étriés font l'objet de convoitises par les tribus *Wanande*. Les indigènes dégringolent de la montagne et pêchent illégalement dans le lac. La jonction pédestre se révèle une grande première. Les porteurs se rassemblent à Kiavinonge, au nord du lac. Pendant dix journées, nous côtoyons les rives escarpées. Contourner les rochers par les sommets décuple la longueur des étapes. Tous les jours, nous marchons pendant huit heures. Ma forme physique atteint son sommet. Les porteurs traînent la patte. Chacun se charge de vingt-cinq kilos d'équipement. L'équipe est condamnée à se faufiler sur le minuscule espace entre les rochers et l'eau. L'alternative ? Soit le lac, profond près de la rive, soit les rochers, à plusieurs centaines de mètres de haut.

Nous aménageons neuf camps en des sites idylliques, qui répondent aux doux noms de Tumbwe, Ndotwe, Ikega, Mosenda, Lunyasenge et Bereze, anciens villages de pêcheurs, et futurs camps de braconniers. Nager dans une eau tiède, aussi bleue que l'océan indien, engendre un bien-être et une détente revigorante. Les hippopotames n'ont guère pollué les rives de galets.

Un éléphant originaire du sud s'avance au bord de l'eau. Il est bloqué par ma tente. La rencontre, tête à trompe, avec un pachyderme, sur un *sens unique pour éléphants*, traumatise mais, en même temps, me réjouit.

Dans la forêt de Muyirimbo, un énorme hylochère mime une charge. A l'arrivée à Kamande, le camion qui nous attend est embourbé. A bout de for-



ces, nos porteurs doivent marcher pendant une étape supplémentaire. Au pied de l'escarpement de Kabasha, le conservateur Cornet d'Elzius et moi identifions et localisons chaque arbre, afin d'évaluer la déforestation.

Décembre 1959. Il nous faut des jours et des jours pour explorer plus avant le sud-est de la plaine, région mal connue. Trois ans plus tard, le vieux Kurubandika, chef des porteurs, sera tué par les rebelles. Tôt à l'aube, nous quittons le lac Kissi, grand étang bordé d'une forêt à *Euphorbia dawei* où, la nuit, bruissent des cris étranges et inquiétants. Cinq cents hippopotames piétinent dans la boue. Tous seront exterminés en 1997. Le lac, complètement asséché, sera envahi par des mimosées. Nous explorons la vallée de la Ngesho, l'étang de Kitobokere et les flats de la Kwenda.

Un python enserre une antilope harnachée, qui hurle à mourir. Etouffée, elle est ingurgitée, semi-consciente, par le reptile. Un serpent happe un varan. Grâce à mes efforts, il est extirpé des mâchoires du reptile. Ai-je raison ? La nature n'a-t-elle pas des lois propres qu'il ne faut pas contrarier ?

A Rutshuru, exténué, je néglige les dates et les fêtes. Le 28 décembre, les porteurs revendiquent un congé : « Nous avons travaillé mercredi dernier ». C'était Noël. Je l'avais oublié. Des Blancs importent des sapins d'Europe ou décoorent des arbres locaux avec des confettis.

Début 1960, Xenia et moi entreprenons une nouvelle exploration des volcans actifs. Après huit heures de marche forcée, nous conquérons le sommet du Nyamlagira, à plus de 3 000 mètres. Tout comme en 1958, nous remarquons les empreintes des antilopes, damans, léopards et éléphants ayant pénétré dans le gigantesque cratère par les brèches de la caldera.

En tout terrain pédestre, nous nous immisons à travers la végétation pour rejoindre le Nyragongo. Au cours de cette quatrième ascension, verrai-je enfin le fabuleux lac de lave ? Non : une brume glaciale estompe les contours. Les chauves-souris ne craignent pas le volcan et gobent des insectes attirés par la lumière et la chaleur. Une fois de plus, le gel, la neige, la grêle, les émanations volcaniques et la pluie harcèlent. Refroidis par cet hiver africain, nous détaillons. Grâce à la machette, nous arrivons sur une mauvaise piste, au pied du volcan. Trempés jusqu'à la moelle, nous regagnons Rutshuru, où le climat enchanteur rend des forces.

Spécialiste des gorilles, le biologiste américain Schaller fait part de ses craintes : des pasteurs et leur bétail transhument vers Kabara, domaine le plus précieux de la réserve. Pour achever ses recherches éthologiques, Kortlandt, professeur néerlandais, approche les chimpanzés, en déposant des papayes sur le sol. Nos cousins, les primates sauvages, se gavent de ces fruits succulents.

En mai 1960, je m'en vais pour un des plus beaux, mais aussi un des plus éprouvants safaris. Mon équipe et moi violons la sylve équatoriale entre Kikenge et Watalinga, sur la rive droite de la Semliki. Aucun Blanc ne s'est aventuré ici. La forêt vierge rayonne. Nous côtoyons les contreforts inférieurs des montagnes de la Lune, où ruissellent des dizaines de cours d'eau. La pluie détrempe le matériel. Les marécages sont quasiment infranchissables. En une demi-journée, nous grignotons quelques centaines de mètres, dans une boue glauque et spongieuse. Épuisés, les porteurs s'arrêtent : nous nous enlisons.

Un camp rudimentaire est aménagé sur une élévation de dix mètres carrés, au cœur des marais. Porteurs, gardes et biologiste, nous nous serrons les uns contre les autres. Des bruits effrayants retentissent. Nous prenons, à la boussole, le cap de la Semliki, où nous attendent de splendides étangs, aux rives dégagées, qui regorgent de poissons. Baptiser les pièces d'eau, lacs *Baudouin*, me plairait mais la dénomination traditionnelle, *Bwirina*, est conservée. Ce nom atteste une présence humaine très ancienne. L'équipe s'attarde près de cet habitat, à la fois édénique et infernal, enchâssé dans la végétation la plus virginale de la planète. Nous piégeons un rongeur rarissime, le *Stochomys*. Des écureuils volants *Idiurus* se réunissent en colonies dans les arbres creux.

Des empreintes d'hyènes et oryctéropes témoignent que ces animaux peuvent hanter les massifs forestiers. Un crocodile veille sur ses œufs, prêts à éclore. Les sauriens remontent la Djobulo mais ne s'aventurent pas en amont des chutes de la Semliki. Des traces attestent la présence de la grande antilope bongo.

Les porteurs signalent que des gros animaux rouges broutent dans une clairière : il s'agit de buffles nains. L'acuité visuelle des Africains de brousse est élevée. À l'œil nu, ils voient mieux que les Blancs munis de jumelles. Parfois, des Noirs avertissent qu'un lion est tout proche. Impossible de le discerner. Je devine enfin un tout petit point fauve à l'horizon.

Je plonge dans la rivière : deux cobras apprécient l'eau et me frôlent, mais aucune agressivité ne les anime.

Hediger, ancien maître à penser du jeune biologiste, se rend à Rwindi. Nos relations sont normalisées. Dans ses *Mémoires*, ce grand savant, de renommée mondiale, se souvient avec sympathie de notre association dans l'étude étho-écologique, treize ans auparavant.

J'amorce des discussions avec les politiciens africains, au cours desquelles j'explique l'importance des parcs nationaux. En résultent quarante années de persuasions, suggestions et entretiens qui s'avèrent fructueux. En 2001, je n'abandonne pas la partie.

Le zoologiste prospecte à nouveau le massif des Kasali. Malgré les éléphants saccageurs, une dense colonisation arborée a proliféré. Des buffles, qui n'ont jamais vu un être humain, se laissent caresser.

Les fougères présentent un caractère insolite. Les senteurs capiteuses du *lemon grass*, de la citronnelle, du *Lantana* et des *Capparis* m'énivrent. Tributaires des impératifs psychologiques, des animaux ont creusé des purgatoires à proximité de leurs champs de défécation. Les éléphants et les hylochères abondent. Des rencontres «tête à trompe» avec des éléphants cordiaux restent des souvenirs attendrissants. Après m'être baigné dans une étrange source thermale d'altitude, je dégringole vers le hameau de Kibirizi. Trente-huit ans plus tard, ce village deviendra le siège de jacqueries sanglantes.



Deux régions du parc échappent encore aux investigations : les volcans éteints ruandais et la haute vallée de la Lume, sur les flancs sud du Ruwenzori. En juin 1960, nous organisons l'ultime safari en Belgique d'outremer, le Ruanda, qui sera indépendant deux années plus tard. Au départ de Ruhengeri, nous escaladons les volcans éteints orientaux. Notre premier objectif : le sommet du Gahinga, à 3 700 mètres. Des champs de pyrèthre empiètent sur les abords de la réserve. Des organismes internationaux subsidient la culture de cet insecticide désuet tandis que des pressions politiques sont à l'origine de la rétrocession d'une partie précieuse du parc national.

Les végétations subalpines et alpines s'enchevêtrent sur les hauteurs. Les éléphants se hissent sur les bords de l'antique caldera, à 3 500 mètres. Ensuite, je conquiers la pointe du Muhavura, volcan éteint, haut de 4 000 mètres. A l'époque, il s'agit d'une aventure. Dans les années 80, l'ascension ardue est davantage pratiquée par les Belges. Ariane Robyn en est l'initiatrice.

Nous campons sur l'extrémité sommitale, au bord d'un petit étang serti dans une végétation fantasmagorique. Souvent, le lac se congèle. Je n'ai jamais planté ma tente dans un lieu aussi élevé. La lampe à pétrole diffuse une faible chaleur. Malgré mon sac de couchage, la nuit se révèle un supplice polaire sur l'équateur. A la recherche de lobélies, les gorilles ont aussi fait cette ascension. Les grands anthropoïdes se voient condamnés à s'accoutumer à cette haute altitude. Tant bien que mal, ils supportent la gelée nocturne. Ce mode de vie résulte de la poussée démographique humaine au pied de la montagne.

Au sommet du Muhavura, le panorama présente un aspect hors du commun : le Ruanda et ses cent mille collines, le Congo et l'Ouganda. Des immortelles ressemblent aux edelweiss alpins. Les corbeaux barrent le ciel bleu de grands traits noirs. Pendant la nuit, l'appel des céphalophes, l'aboie-

ment des bushbucks et les vocalises bizarres des damans me réveillent. Malgré le froid, des insectes tipules glissent sur l'étang. Des araignées coureuses, les lycoses, s'acclimatent à ces milieux rébarbatifs.

Le 28 juin, j'explore la grotte de Mugango, près de la nouvelle frontière qui, dorénavant, va séparer le Ruanda du Congo. Les premières contrariétés surgissent : douanes, contrôles, stupidités diverses. Un monde s'écroule. Le 29 juin 1960, je me penche sur les eaux thermales de May ya moto, où des petits vertébrés meurent ébouillantés.



### L'Indépendance

Malgré les aléas politiques, la vie du biologiste n'admet aucun repos. Mon temps se répartit entre la recherche scientifique et la sauvegarde de la réserve. En juillet et août 1960, mes travaux sont circonscrits dans la région entre Rutshuru et Rwindi. Près de Bushendo, en remontant la vallée bordée d'une superbe galerie forestière, une aire magnifique pour les éléphants s'offre à ma vue. Les pachydermes saccagent le couvert arboré. Quelques années plus tard, ils seront tous exterminés par les braconniers. Aucun touriste ne visite alors la Rwindi. Je monte ma tente dans un univers déserté par les êtres humains. Seul Blanc dans une vaste partie du nord Kivu, je m'imagine devenu le roi de la savane.

Nous prospectons les chambres à gaz toxiques, voisines des sources cristallines de la Molindi. Certes, Xenia, infirmière de Rutshuru, reste l'unique femme qui campe en brousse, pendant cette période turbulente.

Le braconnage s'intensifie. Sur l'autre rive de la Rutshuru, notre équipe repère vingt pillards, qui narguent les gardes : « *Parc inakwisha, nyama yote watakufa ya bonduki yetu*. Le parc est mort, nous allons tuer tous les animaux ». En tant que biologiste, promu inopinément conservateur, j'innove un *mayeke*, une ruse. Dès l'aube, je réunis les meilleurs pisteurs et plonge dans la rivière tumultueuse. Malgré leur peur ancestrale de l'eau, les hommes ne me lâchent pas. Nous surprenons les braconniers affalés dans leurs huttes. Sur le champ, les voici arrêtés par moi et battus par les gardes furibonds : ils n'ont pas risqué leur vie pour rien. Quatre hylochères ont été mis à mort par ces bandits. Ceux-ci sont derechef incarcérés à la prison de Rutshuru, où ils moisiront longtemps. Au cours de cette opération anti braconnage, j'abats sept cruels chiens de chasse, auxiliaires des tueurs.

Quittons la plaine, où coassent des myriades de grenouilles, et partons à l'assaut du volcan Mikenno, pour y rejoindre le primatologue Schaller et son

épouse. Ils ont amélioré une méthode pour dépister les gorilles. La présence du zoologiste américain remonte le moral. Kabara<sup>22</sup> est un endroit merveilleux, mais d'odieuses orties urticantes nous piquent sans cesse. Des chasseurs illégaux ont abattu quatre buffles : une longue série de massacres débute.

En cette période troublée, je m'évade pour un safari dans la plaine de l'Isasa. A trois mètres au-dessus du sol, des lions sommeillent sur les branches. En août 1960, je mets au point l'enregistrement des symphonies de la nature. Pendant des décennies, ce *hobby* biologique me passionne.

Je passe quelques jours au *Queen Elizabeth national Park*, dans l'Ouganda voisin. Julian Huxley<sup>23</sup>, premier président de l'Unesco, et moi échangeons nos points de vue sur la protection des milieux naturels. Cet homme célèbre et vieillissant encourage mon action pour sauvegarder la réserve congolaise. Sa conception de la conservation diffère pourtant fondamentalement de la mienne. Son idée vise à aménager et réguler les effectifs de la faune « en sur-nombre ». La protection intégrale lui déplaît. Ses options me déçoivent.

Quand la situation devient critique au Congo, la rivière frontalière Isasa apparaît comme mon salut. Au-delà de la vallée, je me détends, en sécurité, chez nos amis britanniques de l'Ouganda. Tôt à l'aube, dans la galerie forestière, je rencontre le conservateur du parc voisin, en inspection : « *Dr J.V., I presume ?* ». Nous prenons le thé en pleine nature. Aussi blanc que les glaces du Ruwenzori, un colobe juvénile s'essaye à la marche et à l'escalade.

Commencent alors les premiers *matata*, les bagarres, avec les pêcheurs ougandais illégaux, membres de gangs criminels. Délimitée par la vallée de l'Isasa, la frontière est imprécise : au fil du temps, le cours de la rivière a subi des modifications. Des milliers d'hectares, sur les terres et dans le lac, alimentent les controverses. Des palabres frontalières débutent. Le garde Sauswa, héros du livre *Mourir pour les éléphants*, est assassiné par des braconniers étrangers.

En octobre 1960, malgré les aléas politiques, j'entreprends un safari hasardeux, en forêt équatoriale, le long de la rivière Malulu. Une autorité officielle doit impérativement se manifester. En effet, des villageois *Bambuba*, qui ont fabriqué d'énormes pirogues, se préparent à les pousser dans les rivières du parc national, afin de s'approprier leurs pêcheries « d'antan ». Les nouvelles autorités congolaises mettent en pièces ces embarcations illégales. Les

<sup>22</sup> Le corps de Carl Akeley, créateur du Parc Albert fut inhumé en ce site, le plus beau de la planète. Dix ans plus tard, des pillards profanèrent la tombe.

<sup>23</sup> Julian est le frère d'Aldous Huxley, auteur du célèbre roman *Le meilleur des mondes*.

*Bambuba* m'accablent de reproches. « Voici l'indépendance : tout devrait être comme avant, puisque le parc national nous fut imposé ». Cette allégation manque de justification car les villageois avaient été indemnisés avec une grande largesse.

Pendant dix jours de marche, sous une pluie battante, nous organisons neuf camps dans une forêt toujours semblable à elle-même. Pour piéger, les pygmées utilisent des câbles de métal. Je les contrains à quitter les lieux, car ces petits hommes, parfois métissés, ne manifestent plus une attitude tolérable dans un écosystème protégé. Lors de la création du parc, leur présence avait été autorisée, mais ils devaient agir en intervenants naturels de la réserve. Sauf aux abords du confluent Malulu-Semliki, le gibier est peu abondant. Un piège saisit un porteur. Ce safari se révèle essentiel pour le biologiste : cette fois, je m'éleve vraiment au rang de conservateur.

A Ishango, le 17 décembre, la peur me tenaille, lors d'un violent tremblement de terre, dont l'épicentre se localise dans la forêt du nord. Des rumeurs répandent le bruit de centaines de morts. Les médias n'ont jamais relaté ce séisme. Les secousses telluriques affolent les oiseaux. Au cours d'une éclipse totale de soleil, la faune extériorise des réactions imprévues, mais normales. Les oiseaux chantent au début et à la fin du phénomène, de la même manière qu'à l'aube et au crépuscule. Me voici devenu un dieu pour les Africains. Avant l'éclipse, ils s'obstinent à s'enivrer ; je les menace de la disparition du soleil. Quand vient le clair-obscur, les Noirs supplient de faire revenir la lumière : « Nous ne boirons plus jamais ». Pendant trois mois, je suis affublé d'un titre : « Le Blanc qui commande au soleil ». L'ivrognerie prend fin... pour peu de temps.

Retour dans le sud. Non loin du lac Kissi, s'attroupent des multitudes de cobs, topis et buffles. Sont-ils aussi nombreux que le gibier du Serengeti ? Mes affûts confirment que le lion ne tue et mange qu'une seule proie par semaine. Le reste du temps, il rugit ventre creux. Hargneux, les colobes et les chimpanzés hurlent quand je viole leur territoire. En novembre, des buffles transpercent deux hommes en patrouille. Deux victimes...

Seul Blanc à Rutshuru, triste et mélancolique, je passe Noël 1960 dans la cité abandonnée. Goma devient aussi une ville morte. Cent mille Noirs entourent, sans manifester de l'hostilité, l'unique Européen qui s'y aventure.

Surchargé de tronc d'arbres, un camion se renverse. Juché à l'arrière de la benne, un garde est blessé : son pénis pend, à moitié arraché. Je transporte d'urgence le malheureux chez un médecin américain. Ce missionnaire protestant le recoud à vif. La vue de l'opération est insoutenable. La cicatrisation de la verge fut rapide. Douze mois plus tard, je revois le garde portant un bébé.

Fut-il capable de procréer ou avait-il un excellent remplaçant ? Certains praticiens blancs se voyant contraints à l'exil, des opérations chirurgicales majeures sont pratiquées, avec succès, par des infirmiers africains.

Début 1961, je prospekte la rivière Rutshuru et le plateau à l'est de Kamohorora. 1 620 topis adultes s'agglomèrent en un troupeau majestueux, sans un seul jeune. La périodicité de reproduction de cette antilope devient une certitude. Une tortue et une aigrette vivent en bonne entente sur le dos d'un hippopotame blessé. L'oiseau picore dans la plaie. Les éléphants arrachent des graminées, en secouant violemment les touffes végétales dans l'eau, afin d'éliminer la terre. Rincent-ils les plantes pour les laver ?

Le cadavre d'une lionne, morte de vieillesse, attire mon attention ; les dents sont usées mais nullement cariées. Les grands fauves vomissent parfois une proie volumineuse. Un éléphant élimine par l'anus un ver démesuré, sans doute un *Ascaris*. Avec répulsion, j'imagine un serpent sortant de son ventre. Des hippopotames femelles présentent un orifice anal torturé d'hémorroïdes.

Je découvre un grand étang marécageux à l'ouest du camp de la Rwindi et le baptise lac *Munyaga*, patronyme du conservateur Basile, passionné protecteur de la faune. Les hippopotames, serrés les uns contre les autres, masquent la surface de l'eau. Munyaga, l'Africain, protège tendrement « ses » buffles, qui entrent dans sa maison. A des fins de recherche scientifique, j'abats un de ses animaux bien-aimés. Avec raison, il manifeste sa colère. Pourquoi n'ai-je pas oublié mon statut de zoologiste ?



La première réunion internationale axée sur la conservation de la nature en Afrique se tient à Arusha, au Tanganyka, du 31 août au 18 septembre 1961. Les délégués votent une motion de félicitations en faveur des parcs du Congo. Je m'extasie devant Amboseli, le Kilimandjaro, le Serengeti, des habitats naturels inconnus par l'écologiste. Obsédés par l'*overgrazing*, le surpâturage et la « destruction du milieu » par le gibier, certains Anglo-Saxons préparent les massacres.

John Owen<sup>24</sup>, directeur britannique des parcs du Tanganyka me propose une mission en Afrique orientale pour étudier le million d'animaux du Serengeti. J'accepte : ce sera pour 1962.

<sup>24</sup> John Owen, pionnier de la conservation de la nature, homme intègre et de haut niveau scientifique, décède en 1996, après une carrière entière consacrée à la protection des parcs nationaux.

Les naturalistes Edmond-Blanc, Robyns et Van der Elst effectuent une brève visite à Rutshuru. Ils comprennent que ma présence active dans la réserve s'avère une réussite, en dépit des problèmes politiques.

Lors de ma centième incursion à Ishango, des milliers de goélands bruns, en provenance d'Europe, survolent le déversoir. Une initiative démoralisante : un ministre congolais autorise temporairement l'installation de pêcheries au bord du lac Edouard. Seize porteurs m'épaulent dans le sud-est de la plaine, près de la rivière Kasoso. Dans le Congo de 1961, me voici l'ultime Européen à prospecter la brousse.

Mille buffles paissent à Nyabigomba. Des nuées d'hirondelles de cheminée tournoient sous une pluie permanente qui inonde la plaine. Hiératique, une spatule, grand échassier blanc, perche sur un îlot de l'étang de Mwiga. Après les intempéries saisonnières, tous les bras morts de la rivière Rutshuru se gorgent d'eau. Pour la dernière fois, l'équipe explore la plaine de lave. Nous nous introduisons prudemment dans les chambres à gaz. La coulée de feu de « mon » volcan de 1958, le *Kitsimbani*, s'est éteinte. Si elle s'était déversée dans la rivière Rutshuru, tout l'écosystème du Kivu oriental eut été bouleversé.



11 décembre 1961. Adieu – non, au revoir – au Kivu. Deux objectifs de la mission ont été atteints. Durant cinquante mois, la recherche scientifique fut menée à bien et, plus important encore, la réserve naturelle survit.

Six années plus tard, je reverrai mon cher parc national.

Sans les événements de 1960 qui ont bousculé ma vie et se sont poursuivis vingt, trente, quarante années durant, j'aurais connu une autre existence de chercheur scientifique. Tous les écosystèmes du Parc Albert eussent été analysés en profondeur. Deux décennies sur le terrain s'imposaient au naturaliste pour l'exploration complète de la réserve naturelle.

L'écologiste fut contraint d'abandonner, pour une grande part, la science. Il devint conservateur. Hélas... ou tant mieux ?





La reine Elisabeth de Belgique lors de son voyage au Congo belge en 1958. Alors que l'auteur suggérait la prudence, face aux lions, la Reine eut cette réponse étonnante : « C'est le risque qui fait le charme de la vie. »  
Ishango, source du Nil  
Parc national Albert



Le roi Léopold III, dans le Parc national de la Garamba, en compagnie du conservateur Albert Ory. (Photo Marie-Huguette Lambrecht).

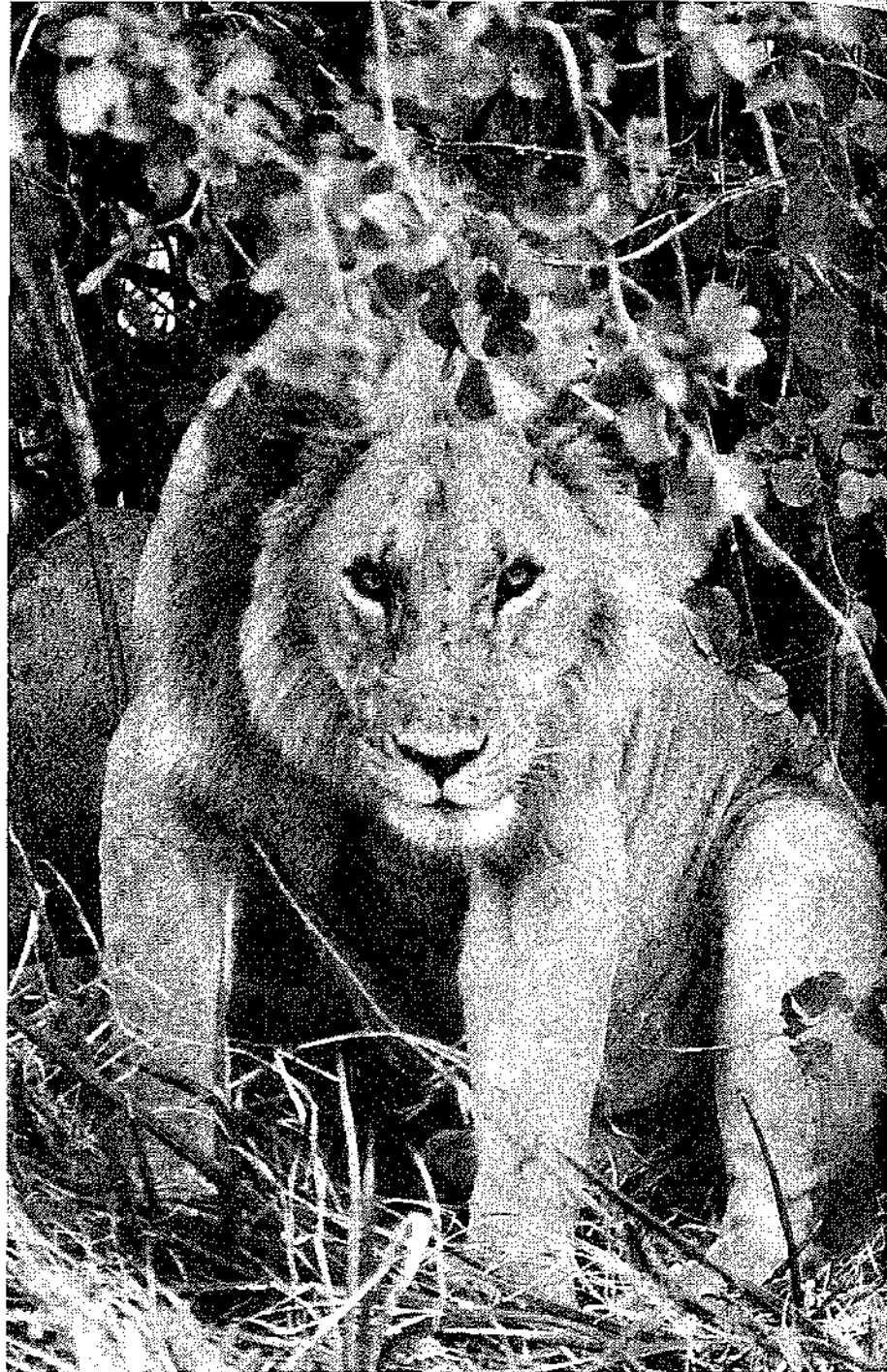


Le roi Baudouin se passionnait pour la photographie. Parc national Albert. 1970.



Visite officielle du roi Baudouin et de la reine Fabiola au Parc national Albert, en 1970. Au centre, le président Mobutu. A gauche : l'auteur.





Parfois mangeur d'homme, même dans le Parc des Virunga.



L'auteur risque sa vie en prospectant les chambres à gaz naturelles, en compagnie du garde Lengelima, Parc des Virunga.



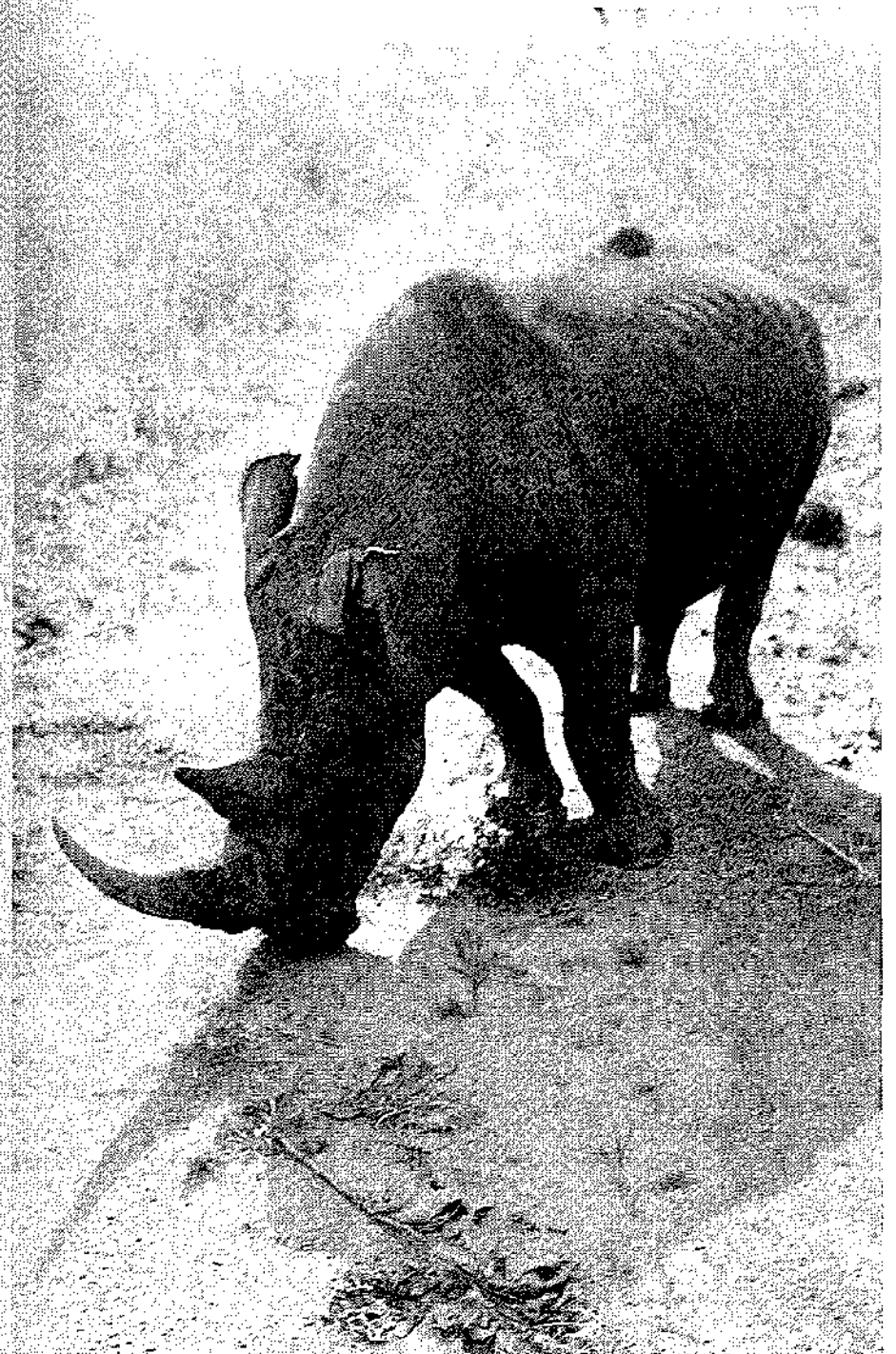
3 000 nuits sous tente dans les parcs nationaux du Congo belge. Sur les pentes du Ruwenzori, à 4 000 mètres d'altitude.



Tous ensemble pour explorer les rives du lac Edouard.  
Parc des Virunga.



Après 20 jours d'expédition et 24 heures de marche...

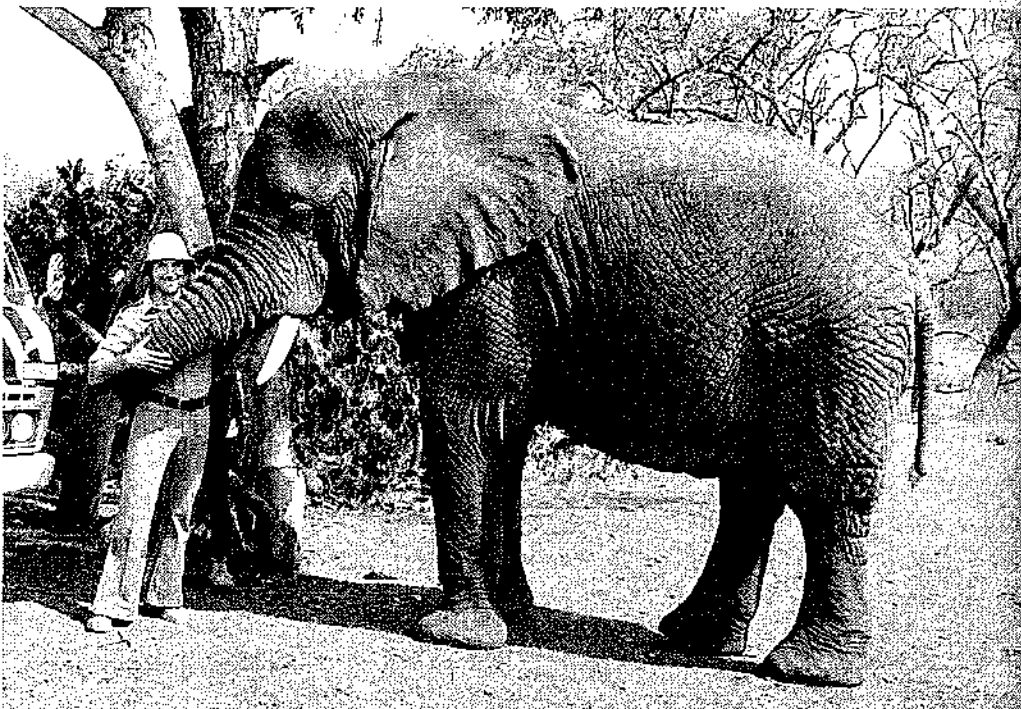


Le rhinocéros blanc du Nord, mammifère terrestre le plus rare.  
Parc de la Garamba.





Vers 1919, Jean Fontaine, commissaire de district et oncle de l'auteur, à Rutshuru. A sa droite, le mwami (roi) Ndeze.



En 1984, Pierre-Denis Plisnier, petit-fils de Jean Fontaine, près d'un proboscidiien de cinq tonnes. Parc national de l'Akagera.



Aujourd'hui. Ces pièges peuvent même capturer des buffles. Près du Parc national de la Penjari. Bénin.

## CHASSEURS EN COLERE DANGER ! LA REVOLTE GRONDE

2001. Dans le département de la Somme... France.

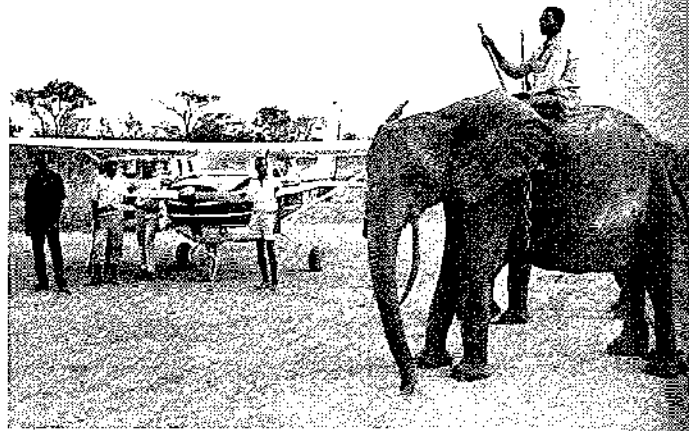


Hier. Britanniques et Kenyans ont programmé l'extermination de dizaines de milliers d'éléphants dans le Parc national de Tsavo. Kenya.



Jadis. Le chasseur blanc posait, fier de son forfait. La honte!

Grâce à l'aide des éléphants, nous créons une pleine d'aviation au cœur de la brousse. Parc de la Garamba.



Habitat de l'auteur de 1949 à 1952. De nos jours, qui accepterait de vivre, trois années durant, dans ces conditions ? Parc de la Garamba.



L'auteur en pleine action!



*Double page précédente:*

La première photo jamais réalisée d'un gorille de montagne. 1960. Kabara. Parc Albert.



Pour la science, les chercheurs ont capturé un oryctérope. De g. à d. : le conservateur Hazaert, l'auteur (âgé de vingt ans), le professeur Hediger, le conservateur en chef Micha.



Cent éléphants ont été domestiqués par les Belges. Parc de la Garamba.



50ème anniversaire du Parc de la Garamba. A d., le brigadier Vukoyo, qui m'a sauvé la vie à plusieurs reprises.



30 000 oiseaux ont été bagués près de Lulimbi. L'auteur et le professeur Delvingt. Parc national des Virunga. 1973.



La vraie Dian Fossey et l'extraordinaire garde Senkwekwe, sur les flancs des volcans éteints. Rwanda. 1968.



Le refuge du biologiste à la recherche des rhinocéros de Java. Parc national d'Ujung-Kulon. Indonésie. 1967.



L'auteur reçu par le président de la République indienne en 1969, à l'occasion d'un congrès international. Au centre, le dynamique H.J. Coolidge, dont le père fut président des Etats-Unis d'Amérique, de 1923 à 1929.



L'auteur (3ème à gauche) est décoré de l'Ordre de l'Arche d'Or par la reine Juliana et le prince Bernhard des Pays-Bas. Soestdijk. Pays-Bas.



1991. Cinquante ans à l'Institut Royal des Sciences naturelles de Belgique.